

LA BELLE
MADAME DONIS

PIÈCE EN QUATRE ACTES

PAR

EDMOND GONDINET ET HECTOR MALOT



PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1878

Droits de reproduction, de traduction et de représentation réservés

PERSONNAGES.

ACTEURS
qui ont créé les rôles.

AGÉNOR DE SAINTE-AUSTREBERTHE . . .	MM. SAINT-GERMAIN
LE COMTE DE SAINTE-AUSTREBERTHE.	LANDROL.
MONSIEUR DONIS.	PUJOL.
PHILIPPE HEYREM.	ABEL.
MÉRIOLLE	LENORMAND.
LATASTE.	BERNÈS.
BÉNAC.	CORSIN.
POULTIER.	PASCAL.
BOISTÉTU.	MARTIN.
ROBERTON.	REVEL.
MADAME DONIS	M ^{me} FROMENTIN.
MARTHE	LEGAULT.
MADAME DE CHEYLUS	MASSIN.
CLARA.	GIESZ.
ADÉLAÏDE	HENRIOT.

S'adresser, pour la mise en scène détaillée, à M. Prioleau,
régisseur général du *Gymnase*.



LA

BELLE MADAME DONIS

ACTE PREMIER

A Bordeaux, chez le comte de Sainte-Austreberthe. — Cabinet de travail, riche et sévère. — Fenêtre à gauche; porte à droite; portes dans les pans coupés. — Grande table-bureau; un fauteuil à côté; un pouf devant. — Au fond, entre deux chaises, table chargée de plans, surmontée d'une grande carte du cours de la Gironde, avec les armes de Bordeaux. — Canapé et petit meuble à gauche. — Bustes et tableaux.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE COMTE, BÉNAC.

Le comte de Sainte-Austreberthe, en négligé du matin très-élégant, étendu sur un fauteuil, fume nonchalamment une superbe pipe en achevant sa tasse de café. La porte s'ouvre et, au moment où le valet de chambre va annoncer Bénac, celui-ci le retient vivement et court au Comte, qui veut se lever pour le recevoir.

BÉNAC.

Non, monsieur le comte, non, laissez-moi vous saisir dans cette position pittoresque.

LE COMTE, étonné.

Comment, me saisir !

BÉNAC, se présentant.

Eugène Bénac, reporter de la *Gazette de Bordeaux*. Je signe Jupiter.

LE COMTE.

Ah !

BÉNAC.

Nous avons annoncé les premiers la présence à Bordeaux du directeur de l'importante Compagnie qui vient de se former pour l'amélioration du cours de la Gironde.

LE COMTE.

Une question gigantesque, monsieur. Nous voulons faire de Bordeaux le Liverpool de la France ; nous apportons...

BÉNAC.

Le journal a publié tout récemment, le 40 juillet 1865, une note très-détaillée sur les avantages de l'entreprise. Mais cela n'intéresse que médiocrement nos lecteurs, nos lectrices surtout. Ce que je cherche, moi, c'est le détail intime et le pittoresque, le célèbre comte de Sainte-Austreberthe, chez lui, étendu sur un moelleux canapé, les yeux fixés sur cette Gironde qu'il va transformer, fumant un délicieux cigare... (Il s'approche comme un homme très-myope pour le regarder.) de...

LE COMTE, lui montrant son cigare.

Un Brivas !

BÉNAC.

Très-bien. (Il note.) Dans un élégant déshabillé du mat de...

LE COMTE.

D'Aucop, boulevard des Italiens.

BÉNAC.

Très-bien. (Il note.) Et buvant un excellent moka...

LE COMTE.

Bourbon et Martinique mélangés. Je n'admets pas d'autre café.

BÉNAC.

Très-curieux! (Il note.) Avec un petit verre d'anisette.

LE COMTE.

De kummel.

BÉNAC.

Voulez-vous me permettre d'écrire anisette, à cause de Marie Brizard, qui est de Bordeaux ?

LE COMTE.

Très-volontiers.

BÉNAC, allant regarder un tableau.

Un Teniers ?

LE COMTE.

Non, c'est l'œuvre de mon propriétaire.

BÉNAC.

Lataste et C^o, beaucoup de talent. (Il note. Regardant de côté et d'autre.) Belle carte de la Gironde, surmontée des armes de Bordeaux, plans, beaucoup de dossiers, grand désordre. Écrit sur papier. (Il tire un mètre de sa poche.) de 23 centimètres sur 17, très-curieux! — Se sert d'un crâne pour presse-papier.

LE COMTE.

Comment, un crâne! C'est un gros coquillage.

BÉNAC.

Ah! un gros coquillage, c'est moins pittoresque. Si cela vous est égal, je mettrai un crâne.

LE COMTE.

Mais non, mais non. Je ferais peur aux femmes.

BÉNAC, inscrivait.

A peur d'effrayer le beau sete, très-curieux!

LE COMTE.

Ne me faites pas dire des bêtises.

BÉNAC.

Je sténographie. (Examinant les breloques.) Porte toujours en

breloques un médaillon renfermant le portrait d'une personne que nous pourrions nommer...

LE COMTE.

Comment, que vous pourriez nommer ?

BÉNAC.

Mais nous sommes trop discrets pour le faire.

LE COMTE.

C'est le portrait de ma femme, morte depuis vingt ans.

BÉNAC.

Très-curieux !

LE COMTE.

Je le porte comme œuvre d'art, et aussi comme souvenir.

BÉNAC.

Daignerez-vous me permettre de vous adresser quelques questions ?

LE COMTE.

Ne vous gênez pas.

BÉNAC.

Que pensez-vous de la mer intérieure projetée en Afrique ?

LE COMTE.

Je pense, à première vue, que si l'on parvient à remplacer les chameaux par des bateaux à vapeur, il y aura avantage.

BÉNAC.

Observation pleine de sagacité ! (Il inscrit.) Maintenant, voulez-vous me permettre, monsieur le comte, de visiter votre appartement ?

LE COMTE.

Je vais vous accompagner.

BÉNAC.

C'est inutile. Ne vous dérangez pas ; je me retrouverai toujours.

Il sort par le fond.

LE COMTE.

Soit ! (Se renfonçant dans son fauteuil avec satisfaction.) Voilà un

des inconvénients de la célébrité. Est-ce un inconvénient ?
(Avec fatuité.) Je lui ferai remarquer que cet appartement a une porte dérobée. Il y a des femmes timides que cela encourage.

SCÈNE II.

LE COMTE, POULTIER, puis AGÉNOR.

Poultier entre et remet une carte au Comte, qui la regarde négligemment.

LE COMTE.

Vicomte de Sainte-Austreberthe. C'est mon fils ! Tu ne fais pas entrer mon fils ?

POULTIER.

J'ignorais que monsieur le comte avait un fils.

LE COMTE.

Tu es depuis un an à mon service, et tu ne sais pas que j'ai un fils !

POULTIER.

Monsieur le comte n'en avait jamais parlé.

LE COMTE.

C'est bien possible. Agénor à Bordeaux !

POULTIER.

Je connaissais monsieur le vicomte de Sainte-Austreberthe pour avoir lu son nom dans les journaux du sport ou dans les échos ; — mais j'ignorais...

LE COMTE.

C'est bon, va le chercher. (Poultier sort.) Agénor à Bordeaux !
Que diable vient-il me demander ?

AGÉNOR, entrant.

Bonjour, mon père.

LE COMTE.

Pourquoi te fais-tu annoncer chez moi ?

AGÉNOR.

Parce que je sais qu'avant midi, chez vous, il est prudent de se faire annoncer.

LE COMTE, souriant.

Quelquefois. Je suis enchanté de te voir. Tu es arrivé ce matin ?

AGÉNOR.

Oui, mon père.

LE COMTE.

Et tu as déjeuné ?

AGÉNOR.

Je n'ai pas voulu vous déranger.

LE COMTE.

Mais c'est très-mal, cela. Prends au moins un verre de kummel.

AGÉNOR, refusant.

Je n'en prends plus.

LE COMTE.

Du reste, tu te portes toujours bien ?

AGÉNOR.

Eh ! eh ! non.

LE COMTE.

Bah !

AGÉNOR.

J'ai perdu au jeu, j'ai perdu aux courses.

LE COMTE.

On m'a bien dit cela.

AGÉNOR.

Carvan ne me ferait plus crédit de cinquante centimes.

LE COMTE, se rembrunissant.

Ah ! diable ! Ah ! diable !

AGÉNOR, vivement.

Oh ! ne craignez rien, je ne vous imposerai pas le chagrin de me refuser un service d'argent.

LE COMTE.

Et ce chagrin serait réel, je t'assure, et très-vif.

AGÉNOR.

Beaucoup de dettes, pas de crédit et des créanciers qui menacent. Voilà pour mes affaires. Quant à ma personne, j'ai vu le docteur Horton ; il n'a pas été tendre. Voyez mes ongles : mous, flexibles, transparents, l'épaisseur d'une pellicule ; voyez mes cheveux : fins, maigres, desséchés ; il ne faut pas tirer fort pour les arracher. Amincissement de l'ongle, dessèchement des cheveux, appauvrissement général.

LE COMTE.

Ah ! mon pauvre ami ! Ah ! mon pauvre ami !

AGÉNOR.

En résumé, totalement ruiné pécuniairement et physiquement.

LE COMTE.

Et alors, que vas-tu faire ?

AGÉNOR.

Je vais me marier.

LE COMTE.

Toi ?

AGÉNOR.

Et le plus tôt possible.

LE COMTE.

Allons donc ! te marier, toi ! Laisse-moi rire un peu ; c'est trop drôle.

AGÉNOR.

Je vous assure que je parle sérieusement.

LE COMTE.

C'est bien cela qui te rend drôle, parbleu ! Tu es impayable avec ton flegme anglais.

AGÉNOR.

Voyons, mon père, vous vous êtes bien marié, vous.

LE COMTE.

Oh ! oui, oui, je me suis marié, c'est vrai.

AGÉNOR.

Eh bien, alors ?

LE COMTE.

Moi, c'était bien différent. Quel âge as-tu donc ? Vingt-deux ans ?

AGÉNOR.

J'ai trente ans.

LE COMTE.

Trente ans ! Ce n'est pas possible. Tu es né un dimanche, je me rappelle parfaitement.

AGÉNOR.

Le 14 septembre.

LE COMTE.

Précisément. Je devais ce jour-là aller aux courses à la croix de Berny. Le matin ta mère a été prise de douleurs, j'ai cru qu'elle se trompait et je suis parti quand même. Le soir, quand je suis rentré, tu étais couché dans ton berceau avec un béguin. Tu n'étais pas beau. Eh bien, l'année de ta naissance, j'avais vingt-huit ans. Si tu avais trente ans aujourd'hui, j'aurais, moi, cinquante-huit ans, — ce qui est absurde. Je n'ai pas cinquante-huit ans, je ne les ai jamais eus.

AGÉNOR.

Et vous ne les aurez jamais. Mais moi, j'ai trente ans, j'en suis sûr.

LE COMTE.

C'est particulier. Prends donc un cigare.

AGÉNOR.

Merci.

LE COMTE, après avoir réfléchi.

Au fait ! oui, tu as raison, marie-toi. Tu veux une femme riche ?

AGÉNOR.

Très-riche.

LE COMTE.

Je ne vois pas bien ce que tu lui offriras en échange.

AGÉNOR.

Mon nom et ma position.

LE COMTE.

Ton nom, oui, mais ta position ! Qu'entends-tu par ta position ?

AGÉNOR.

Celle d'être votre fils.

LE COMTE.

Oh ! oh ! Enfin, oui. Certainement c'est quelque chose, quoiqu'il me soit difficile de demander pour toi...

AGÉNOR.

Vous n'avez jamais rien su demander que pour vous. Cela me suffit. Ne vous occupez pas de moi, ne bougez pas. Vous avez des relations superbes, un pied dans tous les camps, on vous sait influent, on le dit, et je suis votre fils. C'est tout ce qu'il me faut. J'agirai seul.

LE COMTE.

Tu es vraiment très-fort.

AGÉNOR.

N'est-ce pas ?

LE COMTE.

Et où comptes-tu te marier?

AGÉNOR.

A Bordeaux, puisque vous y êtes.

LE COMTE.

Je cherche parmi les héritières.

AGÉNOR.

Il n'y en a que trois réellement riches.

Il tire un portefeuille de sa poche.

LE COMTE.

Tu es déjà renseigné?

AGÉNOR.

Complètement. M^{lle} Laurot...

LE COMTE.

Fortune considérable, excellent choix.

AGÉNOR.

Est-ce que le père n'a pas passé, il y a quelques années, en police correctionnelle?

LE COMTE.

Mais il a été acquitté.

AGÉNOR, continuant.

M^{lle} Éphraïm...

LE COMTE.

Éphraïm aîné? Fortune colossale, excellent choix.

AGÉNOR.

Est-ce qu'elle n'a pas été gravement compromise?

LE COMTE.

On a causé un peu.

AGÉNOR.

C'est trop.

LE COMTE.

Ah çà! voyons. Tu m'arrives usé, fini, crevé comme vous dites, et tu fais le difficile?

AGÉNOR.

Puisqu'il s'agit de choisir. La troisième est M^{lle} Donis.

LE COMTE.

La fille de l'armateur?

AGÉNOR.

Oui.

LE COMTE.

Tu es fou.

AGÉNOR.

Il y a une fortune immense.

LE COMTE.

Tu as la prétention d'entrer dans la famille Donis?

AGÉNOR.

Je crois même que je n'en ai plus d'autre.

LE COMTE.

Une famille patriarcale! Une de ces anciennes familles de province qui ne comprennent rien à nos existences! Et tu veux qu'on accueille un viveur comme toi?

AGÉNOR.

Oui, mon père.

LE COMTE.

Joueur, débauché et l'amant de Balbine.

AGÉNOR.

J'ai quitté Balbine.

LE COMTE.

Pauvre fille!

AGÉNOR.

Elle m'a écrit une lettre touchante : « Cher trésor, j'ap-

prends que tu es ruiné. Je t'aime trop pour te voir malheureux. Je préfère te quitter. »

LE COMTE.

Excellente Balbine !

SCÈNE III.

LE COMTE, AGÉNOR, BÉNAC.

BÉNAC, revenant.

Je n'ai plus qu'un renseignement... (Il s'arrête en voyant Agénor.) Ah! pardon !

LE COMTE.

Le vicomte Agénor de Sainte-Austreberthe, mon fils.

BÉNAC, avec joie.

Ah!

LE COMTE.

Monsieur Eugène Bénac, reporter de la *Gazette de Bordeaux*, qui signe Jupiter.

AGÉNOR, vivement.

Je suis enchanté, monsieur, de faire connaissance avec vous.

BÉNAC, confus.

Monsieur...

AGÉNOR.

La *Gazette de Bordeaux* est certainement le journal le mieux fait de la province et j'ajouterai un des plus spirituels qu'on puisse lire.

BÉNAC.

Vous le lisez?

AGÉNOR.

J'y suis abonné.

BÉNAC.

Je serai trop heureux, monsieur le vicomte, de pouvoir donner à mes lecteurs quelques notes humoristiques sur une personnalité aussi célèbre que la vôtre et aussi sympathique.

AGÉNOR.

Dites bruyante. Mais le Sainte-Austreberthe dont on a parlé, trop parlé peut-être, n'existe plus, je me range.

BÉNAC.

Je le sais.

AGÉNOR.

Vous le savez ?

BÉNAC.

Nous publions demain une petite historiette tout à votre honneur.

AGÉNOR.

Me concernant ?

BÉNAC.

Nous savons comment, dans une société très-brillante et un peu folle où on plaisantait sur votre serment de ne plus jamais toucher une carte, vous avez victorieusement répondu à tous les sarcasmes, sans manquer à votre parole, et comment vous avez généreusement donné dix mille francs à une jeune fille qu'on jetait dans vos bras, pour lui permettre de vivre en honnête femme. C'est superbe, cela.

AGÉNOR.

Vous imprimerez cette aventure ?

BÉNAC.

En ne mettant que des initiales.

AGÉNOR.

Mais je n'oserai plus me montrer.

BÉNAC.

Vous ne connaissez pas nos provinciaux. Ils seront enthousiasmés. Quand me permettrez-vous de vous revoir ?

AGÉNOR.

Si vous voulez accepter mon modeste déjeuner...

BÉNAC.

J'aurais été bien heureux si vous m'aviez permis de vous inviter.

AGÉNOR.

Si vous le préférez.

BÉNAC.

A midi, au café de la Comédie..., au Grand-Théâtre.

AGÉNOR.

J'y serai.

BÉNAC, à part.

Et tout Bordeaux nous verra ensemble.

Il salue et sort en prenant des notes.

SCÈNE IV.

LE COMTE, AGÉNOR.

AGÉNOR, faisant une pirouette de gamin.

Eh bien ! croyez-vous que je vais être un peu posé à Bordeaux, maintenant ?

LE COMTE, stupéfait.

Cette histoire est vraie ?

AGÉNOR.

Absolument vraie.

LE COMTE.

Et quel est l'ami précieux qui l'a envoyée à la *Gazette de Bordeaux* ?

AGÉNOR.

Mon père, on n'a jamais qu'un ami vraiment précieux, c'est soi-même.

LE COMTE.

Tu es décidément très-fort.

AGÉNOR.

Les mères de famille vont m'adorer, suivant la parole de l'Évangile : « Il y a plus de joie au ciel pour un pécheur qui se repent que pour cent justes qui persévèrent. » — Persévérez donc ! Et puis j'ai un autre atout dans mon jeu : le père Donis.

LE COMTE.

Tu le connais ?

AGÉNOR.

Pas du tout, mais vous me verrez jouer du père Donis.

LE COMTE.

Je te prévient, moi, que M. Donis passe à Bordeaux pour le plus honnête homme de la terre.

AGÉNOR.

L'honnêteté, c'est le *la* pour donner le ton. Mais il y a aussi la chanterelle. Eh bien, la chanterelle pour M. Donis, c'est une légère gloriole dont je bénéficierai. Il sera flatté de m'avoir pour gendre.

LE COMTE.

Crois-tu ?

AGÉNOR.

Et il reste deux cordes, le respect involontaire du provincial pour ce qui lui arrive de Paris et une jolie petite ambition bourgeoise, inconsciente et naïve. Nous ferons du papa Donis un député.

LE COMTE.

Peste ! comme tu y vas !

AGÉNOR.

Cela exigera peut-être quelque effort, mais aussi me

voyez-vous ancré dans un mariage solide, avec une fortune considérable, soutenu par une famille respectée, c'est-à-dire dans une situation inexpugnable, à l'abri des révolutions? Songez donc que ce qui fait ma force aujourd'hui, c'est d'être votre fils, mais qu'un jour vous serez peut-être forcé d'être mon père.

LE COMTE.

Il est très-logique, ce gamin. Eh bien, je t'aiderai; là, je t'aiderai. Que faut-il faire?

AGÉNOR.

Vous vous êtes bien posé à Bordeaux?

LE COMTE.

Tenu de magistrat.

AGÉNOR.

Pas de fredaines compromettantes?

LE COMTE.

Presque pas!... à la campagne; et je prends un faux nom, — je connais la province, — je m'appelle Valentin.

AGÉNOR.

Et vous croyez que cela me rassure?

LE COMTE.

J'ai découvert à Pressac une petite femme ravissante. Elle me donne rendez-vous, un jour, dans une maison inhabitée. J'entre, je m'installe, j'attends. Arrive une jeune fille avec un rouleau de papier; je salue; puis deux jeunes filles, puis trois jeunes filles, puis trente jeunes filles de toutes les tailles. C'était un orphéon de jeunes filles! Que faire? J'ai dirigé l'orphéon pendant trois heures. Je chantais faux et tout le monde me suivait. Ah! elles vont bien, les jeunes filles de Pressac! Je ne me suis jamais tant amusé. J'ai retrouvé ma petite dame le soir et je suis devenu l'amî du mari; mais tout est terminé, je ne te compromettrai pas.

AGÉNOR.

Quelle jolie génération que la vôtre! Ces aventures-là ne vous empêchent pas d'être sérieux... en apparence.

LE COMTE.

Au contraire, nous avons la réaction.

AGÉNOR.

Je le vois bien! Qui comptez-vous voir aujourd'hui?

LE COMTE.

Je verrai d'abord le fils de mon propriétaire, Lataste et C^{ie}, qui me fait l'honneur de venir tous les matins fumer son cigare avec moi; c'est un imbécile.

AGÉNOR.

Ne dédaignez pas les imbéciles, tout s'utilise dans la nature.

LE COMTE.

J'attends encore l'ingénieur de notre compagnie, Philippe Heyrem, un excellent jeune homme, calme, froid, un peu naïf, il ne te plaira pas. Mais sa visite n'est pas indifférente. Je me suis arrangé pour lui faire approuver un marché qui me vaudra la bagatelle de cent mille francs.

AGÉNOR.

Vous ne me disiez pas cela.

LE COMTE.

Une goutte d'eau pour toi; tu marches maintenant sur des millions.

AGÉNOR.

C'est égal. J'ai quelques dettes particulièrement criardes que je vous adresserai. Qui recevez-vous encore?

LE COMTE.

Plus personne.

AGÉNOR.

Avez-vous un bon préfet?

LE COMTE.

Excellent, M. de Cheylus, très-honnête, très-simple, sans ambition.

AGÉNOR.

Un préfet détestable, alors.

LE COMTE.

Mais il a une femme charmante, douée de toutes les vertus professionnelles qui manquent au mari, fine, remuante, spirituelle, obligeante d'ailleurs et faisant le bien avec l'énergie que l'on emploie ordinairement à faire le mal. Elle n'a qu'une manie, mais une manie terrible, celle des recommandations. Elle m'a déjà recommandé une vingtaine d'employés plus détestables les uns que les autres. J'ai juré de résister à l'avenir.

AGÉNOR.

Gardez-vous-en. Le concours de la préfecture nous est indispensable.

LE COMTE.

Je me résignerai pour toi. Je ne sais rien te refuser. Nous aurons la préfecture.

AGÉNOR.

Alors préparez votre habit de nocce et sortez toutes vos décorations.

LE COMTE.

Elles sont prêtes. Sais-tu, au moins, comment est la jeune personne ?

AGÉNOR.

Je ne l'ai pas demandé, de peur de me trahir; mais puisqu'on ne m'a rien dit, c'est qu'il n'y a rien à dire.

LE COMTE.

Cela te suffit ?

AGÉNOR.

Et au delà.

LE COMTE.

Eh! sarpejeu! Quand j'épousai ta mère, moi, je savais qu'elle était ravissante.

AGÉNOR.

Vous étiez si jeune! pensez donc!

LE COMTE.

Eh bien, je suis plus jeune encore; je crois, ma parole d'honneur, que la jeunesse s'acquiert...

AGÉNOR.

En vieillissant!

SCÈNE V.

LE COMTE, AGÉNOR, LATASTE.

LATASTE, en désahabillé très-voynot, entrant comme chez lui.
Allons-nous fumer notre cigare? Vous n'êtes pas seul?

LE COMTE.

Mon cher Lataste, je veux vous présenter mon fils.

LATASTE.

Le vicomte de Sainte-Austreberthe?

LE COMTE.

Qui arrive de Paris.

LATASTE.

Monsieur le vicomte a daigné venir à Bordeaux? Vous n'y trouverez, monsieur le vicomte, que des admirateurs.

AGÉNOR, saluant.

Monsieur!

LATASTE.

Nous sommes quelques-uns ici qui essayons de suivre vos traces, (Agénor salue.) mais nous n'avons pas les ressources que vous avez à Paris. Presque pas de courses, des matchs insi-

guissants, des joueurs décavés en une nuit! Des femmes aimables, vous en jugerez, mais pas le grand chic! Nous n'avons pas une Balbine.

AGÉNOR.

Tout est rompu avec Balbine.

LATASTE.

Allons donc! Vous avez rompu avec Balbine, et les journaux n'en ont point parlé. A quoi pensent-ils? On nous disait que vous alliez lancer Mascarette; elle est de Bordeaux, cela nous aurait flattés.

AGÉNOR.

Je ne lancerai plus personne. Je suis décidé à devenir sérieux.

LATASTE.

C'est pour le papa que vous parlez ainsi; mais il n'est pas sévère, le papa, et il est très-fier de son fils.

LE COMTE.

Certainement, certainement!

LATASTE.

Sérieux! vous!... Mais, mon cher vicomte, — voulez-vous me permettre de vous appeler mon cher vicomte?

AGÉNOR.

Volontiers.

LATASTE.

En public?

AGÉNOR.

En public, si cela vous agréé.

LATASTE.

Merci. Mais, mon cher vicomte, si vous deveniez sérieux, vous n'existeriez plus.

AGÉNOR, à part.

C'est un imbécile du genre dangereux.

LATASTE.

Vous décapiteriez le high-life... Quels cigares prenez-vous?

AGÉNOR.

Je ne fume plus que la cigarette.

LATASTE.

Tiens, c'est étonnant!

Il éteint son cigare, le jette dans la cheminée et roule une cigarette.

AGÉNOR, bas au comte.

Vous me débarrasserez de ce sot personnage.

LE COMTE, bas.

A Paris, on peut se débarrasser des sots; mais en province, il faudrait les jeter par la fenêtre et être sûr de les tuer.

LATASTE, vivement.

Nous allons assez bien dans la Gironde. Vous serez content. Vous verrez le petit Rivadeyna et Mériolle. Mériolle a été superbe un moment; mais il devient mélancolique et mystérieux en diable. Je le soupçonne d'être pincé par quelque amour sérieux et il a peur de compromettre son idole. Est-ce assez vieux jeu, hein?... Il va très-souvent dans la famille Donis.

AGÉNOR.

Ah!

LATASTE.

Vous connaissez?

AGÉNOR.

Un peu. Je ne vous interrompais pas.

LATASTE.

Parlez-moi de votre ami, le baron d'Ypréau.

AGÉNOR.

D'Ypréau s'est marié.

LATASTE.

Oh! est-ce bête!

LE COMTE.

Je plains sa femme.

AGÉNOR.

Pourquoi? Il a pris une femme très-dévote qui est persuadée que les mortifications mènent au ciel... Il l'y conduira.

LE COMTE.

Bien obligé! (Poultier entre.) Qu'est-ce, Poultier?

POULTIER.

Madame de Cheylus fait demander à monsieur le comte s'il peut la recevoir?

LE COMTE.

Elle vient me recommander quelqu'un.

LATASTE.

La femme du préfet! Très-bien, dit-on. Mais je ne la connais pas, parce que, vous savez, le monde officiel... Je suis comme vous, moi, j'aime mieux les petites dames.

AGÉNOR, au comte.

Vous allez me présenter à madame de Cheylus.

LE COMTE.

Je ne peux pas me montrer dans ce costume.

LATASTE.

Moi non plus. Je m'esquive par votre chambre. Au revoir, mon cher vicomte. Quels jolis débauchés nous faisons!

Il sort vivement.

LE COMTE.

Poultier, voici le moment d'être habile.

POULTIER.

Monsieur peut compter sur moi.

LE COMTE.

Prends un air désespéré pour dire à madame de Cheylus

qu'une affaire de la plus haute importance... tu sais le reste, et fais-la attendre dans ce salon.

POULTIER.

Bien, monsieur le comte.

Il sort.

LE COMTE.

Sauvons-nous.

AGÉNOR, en le suivant.

Est-elle coquette ?

LE COMTE.

Elle est jolie.

AGÉNOR.

C'est la même chose.

Ils sortent.

POULTIER, du dehors.

Une affaire de la plus haute importance...

SCÈNE VI.

MADAME DE CHEYLUS, puis PHILIPPE.

MADAME DE CHEYLUS, à Poultier, qui la suit avec des airs contrariés.

C'est bon, c'est bon. Ces excuses sont inutiles. Je connais les affaires. (En se retournant pour s'installer, elle voit un jeune homme qui vient d'entrer dans l'antichambre.) Monsieur Heyrem!

PHILIPPE, étonné.

Je vous demande pardon, madame; j'ai rendez-vous avec M. de Sainte-Austreberthe.

MADAME DE CHEYLUS.

Il est en conférence. Je l'attends; nous l'attendrons ensemble, si vous voulez bien?

PHILIPPE.

Très-volontiers, madame.

MADAME DE CHEYLUS.

Comme chez les avocats. Vous n'êtes pas venu à la préfecture ces jours-ci.

PHILIPPE.

Non, madame.

MADAME DE CHEYLUS.

J'avais prié mon mari de vous faire appeler si vous paraissiez : j'ai à vous parler.

PHILIPPE.

A moi, madame ?

MADAME DE CHEYLUS.

Vous savez que j'ai pour vous la plus haute estime.

PHILIPPE.

Croyez, madame, que j'en suis très-honoré.

MADAME DE CHEYLUS.

Vous êtes un ingénieur de grand mérite ; j'ai vu votre dossier. La Compagnie pour l'amélioration du cours de la Gironde vous fait une très-belle position.

PHILIPPE.

Inespérées.

MADAME DE CHEYLUS.

Le préfet vous portera pour la croix.

PHILIPPE.

Déjà !

MADAME DE CHEYLUS.

Vous êtes le premier sur notre liste. M. de Sainte-Austreberthe vous appuiera certainement et vous n'ignorez pas qu'il est tout-puissant. Un avenir magnifique s'ouvre devant vous, l'heure est venue de vous marier. Je vous ai offert la fille du président, cette bonne Charlotte, que j'aime beaucoup.

PHILIPPE.

Je vous remercie, madame, de vos excellentes intentions, mais...

MADAME DE CHEYLUS, l'interrompant.

Mais vous m'aviez déjà dit que vous vouliez rester garçon.

PHILIPPE.

Oui, madame.

MADAME DE CHEYLUS.

Eh bien, je ne l'ai pas cru.

PHILIPPE.

Je vous affirme, madame...

MADAME DE CHEYLUS.

N'affirmez rien et avouez-moi que vous êtes amoureux.

PHILIPPE.

Ce n'est pas cela.

MADAME DE CHEYLUS.

Éperdument amoureux de mademoiselle Donis.

PHILIPPE, stupéfait.

Madame!

MADAME DE CHEYLUS.

Vous êtes étonné? J'ai votre secret. Comment l'ai-je surpris? Ne cherchez pas. Je suis femme et femme de préfet, ces deux raisons dispensent des autres.

PHILIPPE.

On a mal interprété, et j'en ressens un vrai chagrin, l'accueil qui m'est fait dans la famille Donis.

MADAME DE CHEYLUS.

Quand Marthe est à Bordeaux, vous passez les nuits sur le cours des Chartrons en face de ses fenêtres, hermétiquement fermées d'ailleurs. Mais c'est là qu'elle respire!

PHILIPPE.

J'ai pris l'habitude de me promener le soir.

MADAME DE CHEYLUS.

Les uns se promènent, les autres grimpent. Mon mari, lui, grimpait sur un mur, quoique sous-préfet, afin de contempler ma fenêtre, qui était celle de ma tante. C'est pour le consoler de cette erreur que je l'ai épousé. Je ne m'en plains pas. Or donc, mademoiselle Donis vous a inspiré une passion profonde que je comprends. Je crois même, — là, mes renseignements sont moins précis, — qu'elle n'est pas insensible à votre amour.

PHILIPPE.

Je vous jure, madame, que rien n'autorise vos suppositions.

MADAME DE CHEYLUS.

Enfin, soit! Toujours est-il que, pour en avoir le cœur net, j'ai voulu savoir si le riche M. Donis serait homme à vous agréer pour gendre.

PHILIPPE, effrayé.

Vous lui avez dit?...

MADAME DE CHEYLUS.

Oh! je ne commets pas de ces maladroites, votre nom n'a pas été prononcé et il n'a été fait aucune allusion à votre personne. Seulement je suis fixée. M. Donis a des idées particulières que je n'approuve ni ne désapprouve. Il s' imagine que sa fille étant un des beaux partis de France, cela lui impose des devoirs envers la société. C'est une théorie à lui. Il en est fier, donc il n'en démordra pas. En résumé, jamais, jamais M. Donis ne consentira à vous donner sa fille.

PHILIPPE, s'oublie un peu.

Eh! madame, je le sais comme vous.

MADAME DE CHEYLUS.

Mais vous comptez sur la complicité de Marthe; c'est bien quelque chose.

PHILIPPE.

Je ne compte sur rien, je ne demande rien.

MADAME DE CHEYLUS.

Mais vous espérez que votre situation dans la Compagnie grandira encore, j'en suis certaine, et dans quelques mois, dans un an peut-être, si Marthe veut bien vous attendre...

PHILIPPE.

Je ne sais plus, madame, comment vous dire que vous vous trompez.

MADAME DE CHEYLUS.

Eh bien, ce sont des illusions. Je ne vous parle pas de rivaux : M. de Mériolle paraît bien assidu dans la maison; il ne vous inquiète pas, soit! mais croyez-en une véritable amie, renoncez à Marthe et épousez la fille de mon président.

PHILIPPE.

Permettez-moi de vous dire, madame, en toute sincérité et très-calme, comme vous voyez, que je ne me marierai jamais.

MADAME DE CHEYLUS.

Allons, vous avez toujours de l'espoir, vous!

PHILIPPE.

Madame!

SCÈNE VII.

MADAME DE CHEYLUS, PHILIPPE,
LE COMTE.

LE COMTE, *entraîne avec empressement.*

Vous a-t-on exprimé, madame, tous mes regrets?

MADAME DE CHEYLUS.

Mais je n'étais pas à plaindre, je causais avec M. Heyrem.

LE COMTE.

Je suis enchanté de vous voir, mon cher ingénieur.

PHILIPPE.

Je vous demanderai seulement, monsieur, l'heure à laquelle vous voudrez bien remettre notre entretien.

MADAME DE CHEYLUS.

Causez, ne vous dérangez pas : j'examine les passes de la Gironde.

LE COMTE.

Vous comprendriez difficilement, madame, ce sont des plans.

MADAME DE CHEYLUS.

Mais je sais lire un plan, moi ; il le faut bien, pour nos routes.

LE COMTE.

Monsieur Heyrem peut passer un instant dans nos bureaux ; sa présence n'y sera pas inutile.

PHILIPPE.

J'attendrai que vous veuillez bien me faire appeler.

LE COMTE.

Parfaitement.

MADAME DE CHEYLUS.

Ce ne sera pas long. (A Philippe.) Réfléchissez à ce que je viens de vous dire.

PHILIPPE.

C'est tout réfléchi, madame, et mon parti est pris.

Il salue et sort.

MADAME DE CHEYLUS, à part.

Il est charmant, ce garçon-là, et quel joli mari s'il n'aimait personne!

SCÈNE VIII.

MADAME DE CHEYLUS, LE COMTE.

LE COMTE.

Je ne saurais trop vous dire, madame, combien je suis désolé de vous avoir fait attendre.

MADAME DE CHEYLUS, rient.

Si vous croyez absolument me devoir une réparation, je ne demande pas mieux, car vous supposez bien que je vais vous recommander quelqu'un.

LE COMTE.

C'est pour moi une bonne fortune.

MADAME DE CHEYLUS.

Je n'ai pas toujours réussi. Mais cette fois c'est sérieux. Je viens vous offrir un caissier.

LE COMTE.

Un caissier?

MADAME DE CHEYLUS.

Pour la Compagnie; un très-honnête garçon.

LE COMTE.

Dont vous répondez?

MADAME DE CHEYLUS.

Comme de moi-même.

LE COMTE.

C'est dire que vous le connaissez.

MADAME DE CHEYLUS.

Pas beaucoup personnellement, mais il m'a été très-recommandé par son avocat.

LE COMTE.

Comment, son avocat! Il a un avocat?

MADAME DE CHEYLUS.

Pour une bagatelle tout à son honneur.

LE COMTE.

Ah! ah!

MADAME DE CHEYLUS.

Il s'était dévoué pour une jeune fille qu'il voulait épouser.

LE COMTE.

Et vous songez à en faire un caissier?

MADAME DE CHEYLUS.

Il m'assure que c'est sa vocation.

LE COMTE.

Peut-être bien.

MADAME DE CHEYLUS.

Nous avons longtemps cherché ensemble. C'est l'emploi auquel il se sent le plus propre. Du reste vous allez le voir; je vous l'ai amené dans ma voiture. Mais je veux vous faire lire avant un excellent certificat. (Cherchant dans sa poche.) Ah! mon Dieu!

LE COMTE.

Quoi, madame?

MADAME DE CHEYLUS.

Je l'avais mis dans mon porte-monnaie.

LE COMTE.

Et le porte-monnaie a disparu ?

Il sonne.

MADAME DE CHEYLUS.

J'en ai peur.

LE COMTE, à Poultier.

Vous trouverez dans la voiture de madame de Cheylus un monsieur.

POULTIER.

Il est parti, monsieur le comte.

MADAME DE CHEYLUS.

Il s'est sauvé !

LE COMTE.

C'est un caissier avant la lettre.

MADAME DE CHEYLUS.

Je suis confondue.

LE COMTE.

Vous aviez beaucoup d'argent ?

MADAME DE CHEYLUS.

Beaucoup, oui, mais ce n'est rien ; ce qui me désespère, c'est que vous n'aurez plus confiance dans mes recommandations.

LE COMTE.

Au contraire, madame. C'est sur vous d'abord que vos protégés expérimentent. C'est une garantie.

MADAME DE CHEYLUS.

Je vous assure que je suis très-affligée. Il avait les yeux d'un bleu si pur !

LE COMTE.

Ce n'est pas une raison. Oubliez-le et permettez-moi, à mon tour, de vous demander une grâce.

MADAME DE CHEYLUS.

Laquelle, monsieur le comte ?

LE COMTE.

Celle de vous présenter mon fils, le vicomte de Sainte-Austreberthe.

MADAME DE CHEYLUS.

Votre fils est à Bordeaux ?

LE COMTE.

Depuis ce matin.

MADAME DE CHEYLUS.

Je ne vous dirai pas que j'ai beaucoup entendu parler de lui. Ce serait une banalité.

LE COMTE, à Pouttier.

Priez mon fils de passer. (A madame de Cheylus.) Vous le trouverez un peu fatigué par le voyage, en apparence seulement, car le gaillard a une santé de fer.

Agénor entre.

SCÈNE IX.

MADAME DE CHEYLUS, LE COMTE,
AGÉNOR.

LE COMTE, les présentant.

Mon fils, — madame de Cheylus.

MADAME DE CHEYLUS, à part.

Je me le figurais beau.

AGÉNOR.

Je n'ai pas l'honneur, madame, de connaître personnellement M. de Cheylus, mais je sais que nous avons en lui un de nos meilleurs préfets, — le meilleur si on prête la valeur qu'ils méritent au tact et à l'esprit de conciliation. C'est ce que le ministre me disait avant-hier.

MADAME DE CHEYLUS.

Il a dit cela ?

AGÉNOR.

Et personne, madame, n'ignore la part qui vous revient dans le succès de notre préfet à Bordeaux.

MADAME DE CHEYLUS.

Vous me rendez confuse. (Bas au Comte.) Il est charmant, votre fils.

LE COMTE.

N'est-ce pas ?

AGÉNOR.

Le ministre ajoutait : Tous nos départements ne sont pas aussi bien partagés que le tien, — il me tutoie, et je lui avais annoncé mon intention de me fixer à Bordeaux.

MADAME DE CHEYLUS.

Vous vous fixez à Bordeaux ?

AGÉNOR.

Je le désire tout au moins.

MADAME DE CHEYLUS.

Il s'agit d'un mariage ?

AGÉNOR.

Je vois qu'avec vous, madame, les demi-confidences sont difficiles.

MADAME DE CHEYLUS.

C'est moi qui suis indiscreète.

LE COMTE.

Vous ne serez jamais indiscrete avec nous, madame, et je veux que vous soyez la première informée des projets ambitieux de mon fils. Il songe à demander la main de mademoiselle Donis.

MADAME DE CHEYLUS.

De Marthe ?

AGÉNOR.

J'aurai certainement des rivaux.

MADAME DE CHEYLUS.

Des rivaux sérieux ? Je ne pense pas.

AGÉNOR.

Vous supposez que mademoiselle Donis...

MADAME DE CHEYLUS.

Je ne suis pas dans les secrets de Marthe, mais je suis à peu près certaine que M. Donis n'a formé encore aucun projet pour l'établissement de sa fille.

LE COMTE.

Voilà qui peut nous encourager.

MADAME DE CHEYLUS.

Quant à madame Donis...

AGÉNOR.

Je croyais que mademoiselle Donis n'avait plus sa mère.

MADAME DE CHEYLUS.

Non ; mais vous êtes très-peu renseigné.

AGÉNOR.

Je suis très-renseigné sur mademoiselle Marthe, pour qui je ressens, sans la connaître, la plus vive inclination.

MADAME DE CHEYLUS.

M. Donis s'est remarié avec une demoiselle du Prada, d'une très-ancienne famille du Languedoc, à peu près ruinée.

AGÉNOR.

Et la nouvelle madame Donis est jeune ?

MADAME DE CHEYLUS.

A peine trente ans. On ne manque jamais de dire, à Bordeaux, en parlant d'elle : La belle madame Donis. Et vous verrez que l'épithète n'a rien de gascon. Au moral, madame Donis n'est pas seulement une femme parfaite, c'est la perfection même : d'une intelligence élevée, sérieuse d'esprit, fine de caractère, distinguée dans ses goûts, délicate dans ses sentiments, d'ailleurs calme, réservée, presque froide. Est-il besoin de demander si avec une nature pareille elle a sur son mari une influence sans limite ?

AGÉNOR.

C'est donc à madame Donis qu'il faudra plaire ?

MADAME DE CHEYLUS.

Avant tout. Elle affecte cependant de ne pas se mêler du mariage de sa belle-fille.

AGÉNOR.

Elles sont mal ensemble ?

MADAME DE CHEYLUS.

Non. Il y a là une situation difficile à expliquer. Malgré les avances de madame Donis, Marthe n'a jamais pu l'appeler que Madame. Vous voyez la nuance, c'est très-délicat.

AGÉNOR.

Je vous sais un gré infini, madame, des précieuses indications que vous voulez bien me donner.

MADAME DE CHEYLUS.

Votre plan de conduite est tracé : plaire beaucoup à madame Donis, plaire un peu à M. Donis, et ne pas déplaire à Marthe.

AGÉNOR.

J'essayerai. Le ministre avait pensé qu'on pourrait faire de M. Donis un député.

MADAME DE CHEYLUS.

Un député! mais c'est de l'administration, cela.

AGÉNOR.

Voilà qui vous regarde un peu.

MADAME DE CHEYLUS.

Qui me regarde tout à fait. Mais il faudrait être fixé sur les opinions de M. Donis. Quel est son drapeau?

AGÉNOR.

L'arc-en-ciel, je le parierais.

MADAME DE CHEYLUS.

Moi, je ne transige pas, je n'admets qu'un gouvernement.

AGÉNOR.

Lequel, madame?

MADAME DE CHEYLUS.

Celui dont mon mari est le préfet.

AGÉNOR.

Ah!

MADAME DE CHEYLUS.

Mais vous devez connaître M. Donis, vous, mon cher comte?

LE COMTE.

De vue seulement.

MADAME DE CHEYLUS.

Je vais vous l'envoyer.

AGÉNOR.

Vous, madame?

MADAME DE CHEYLUS.

Parfaitement. Il est armateur, l'amélioration du port de Bordeaux l'intéresse plus que personne. Il viendra vous voir, vous l'étudierez avant la demande officielle.

AGÉNOR.

Vraiment, madame, vous êtes une fée, la bonne fée.

MADAME DE CHEYLUS, riant.

Je ne déteste pas cette réputation-là. Nous nous verrons à la préfecture; je n'ai pas encore ouvert mes salons, mais pour vous, j'y serai toujours.

AGÉNOR.

Vous me comblez.

MADAME DE CHEYLUS, au comte.

Vous me pardonnez mon caissier?

LE COMTE, riant.

Je n'ai qu'à le remercier, moi, puisqu'il m'a valu votre visite.

MADAME DE CHEYLUS.

C'est égal, à l'avenir, je me défierai des vocations. (Elle sort, le comte l'accompagne. En regardant Agénor, qui la salue encore.) Je me le figurais beau.

SCÈNE X.

AGÉNOR, LE COMTE.

AGÉNOR, se balançant dans un fauteuil, les jambes en l'air.

J'étais né pour être ministre. Comme j'aurais su manier les vanités humaines! Voilà une petite femme, ravissante d'ailleurs, qui va se mettre en quatre pour m'être agréable.

LE COMTE.

Reconnais au moins que je t'ai bien donné la réplique.

AGÉNOR.

Je le reconnais.

LE COMTE.

Maintenant, à mon tour (il sonne.) de te montrer comment on traite les affaires. (Poultier paraît.) Priez M. Heyrem de monter.

AGÉNOR.

C'est la partie de cent mille francs?

LE COMTE.

Une prime à enlever. Tu vas me voir à l'œuvre. Suis bien mes intentions.

AGÉNOR.

Je ne perdrai pas une nuance.

SCÈNE XI.

AGÉNOR, LE COMTE, PHILIPPE.

LE COMTE, les présentant.

Le vicomte de Sainte-Austreberthe, Monsieur Philippe Heyrem. [Les jeunes gens se saluent très-froidement.] Je retiens mon fils, qui a étudié l'affaire pour en parler au ministre à son retour à Paris. (Philippe salue, on s'assied.) Mon cher ingénieur, votre rapport est un véritable chef-d'œuvre. Vous faites ressortir avec une vigueur et une clarté admirables les avantages immenses de notre projet.

PHILIPPE,

J'ai écrit en homme convaincu.

LE COMTE.

Vous m'avez profondément frappé. Notre compagnie n'a pas seulement pour but, comme toutes les autres, d'enrichir ses administrateurs et au besoin ses actionnaires. Il s'agit de doter la France d'un port considérable et c'est l'intérêt de notre cher pays qui est en jeu.

PHILIPPE.

N'en doutez pas, monsieur le comte.

LE COMTE.

J'ai pensé alors qu'il fallait achever promptement cette grande œuvre, dussions-nous y user notre vie.

PHILIPPE.

Vous pouvez compter sur moi. Tout ce que j'ai d'intelligence et de force vous est acquis.

LE COMTE.

Je compte si bien sur vous, mon cher ingénieur, que j'ai proposé au conseil de doubler vos appointements.

PHILIPPE.

Je ne méritais pas encore cette preuve de votre extrême bonté pour moi.

LE COMTE.

Vous la mériterez. Voici votre rapport : vous y ajouterez les quelques considérations que je viens de faire valoir, puisque vous les trouvez fondées, en concluant qu'il est nécessaire d'abord, pour supprimer tout retard, de renoncer à une adjudication publique des travaux ; je vous appuierai.

PHILIPPE, étonné.

C'est bien grave, cela ; nous prendrions là une responsabilité effrayante.

LE COMTE.

Attendez donc. On a le sang chaud à votre âge. La maison Campenne et fils et C^{ie} s'engage à terminer les travaux que vous indiquez comme urgents dans l'espace de quatre ans.

PHILIPPE.

C'est un an ou au moins six mois de trop.

LE COMTE.

Vous raisonnez en théorie, sans tenir compte des diffi-

cultés matérielles, des obstacles imprévus, de la pénurie d'ouvriers. J'ai étudié le côté pratique de la question.

PHILIPPE.

Avec MM. Campenne et fils et C^{ie}?

LE COMTE.

Avec les entrepreneurs les plus autorisés. MM. Campenne acceptent vos chiffres avec un rabais de cinq pour cent.

PHILIPPE.

Mais j'ai exagéré mes chiffres pour ne pas préparer de déboires aux actionnaires.

LE COMTE.

Je pense, moi, que la proposition qui nous est faite serait très-avantageuse.

PHILIPPE.

Et moi, je suis sûr que les entrepreneurs y gagneraient un million et que la Compagnie n'y trouverait aucune garantie.

LE COMTE.

Voilà qui est bien affirmatif; j'ai mes autorités aussi, moi. D'ailleurs, si je vous prie d'ajouter à votre rapport, cela n'engage à rien.

PHILIPPE.

Je ne dirai jamais ce qui pour moi n'est pas la vérité absolue, alors même que je serais sûr de ne tromper personne.

LE COMTE.

Vous refusez?

PHILIPPE.

Je refuse.

LE COMTE.

Vous êtes bien raide, monsieur l'ingénieur.

PHILIPPE.

J'ai ce malheur-là, monsieur le comte.

LE COMTE.

Savez-vous que vous jouez votre position ?

PHILIPPE.

Je ne la joue pas, je la perds.

LE COMTE.

Vraiment, monsieur, vous m'exposeriez à manquer du calme que me commande ma situation vis-à-vis de vous.

PHILIPPE.

Cette situation ne doit pas vous gêner, monsieur le comte, car vous devinez bien que je vais vous apporter ma démission.

LE COMTE.

Ah ! On m'avait dit que vous n'aviez pas de fortune ?

PHILIPPE.

On vous disait vrai. Je n'en ai pas.

LE COMTE.

Et vous renoncez de gaieté de cœur à une position qui pouvait vous mener à tout.

PHILIPPE.

Je n'y renonce pas de gaieté de cœur, mais j'y renonce.

LE COMTE.

Il vous sera difficile de redemander une place au gouvernement.

PHILIPPE.

Impossible.

LE COMTE.

Alors que ferez-vous ?

PHILIPPE.

Ce qu'il plaira à Dieu.

AGÉNOR, se levant gravement et allant lui prendre la main.

Vous êtes admirable.

PHILIPPE.

Monsieur!

AGÉNOR.

Je suis très-sincère : vous êtes admirable.

PHILIPPE.

Je n'ai pas coutume, monsieur, de tolérer patiemment la raillerie. C'est encore un des travers de mon caractère.

AGÉNOR.

Vous ne voulez pas me permettre de vous admirer? J'y tiens cependant, et jusqu'à ce que vous m'ayez coupé la gorge, ce à quoi d'ailleurs je consentirais difficilement, je vous admirerai. La voilà, cette administration française, la gloire la plus pure de notre société moderne! Vous êtes jeune, vous êtes pauvre, vous avez une famille qui espère en votre avenir, une jeune fille peut-être qui attend cet avenir pour vous épouser, rien ne compte. Vous avez fait un travail qui vous paraît exact. On vous y change une lettre. Jamais. — On insiste. Vlan! prenez ma démission. — C'est superbe, superbe, entendez-vous?

PHILIPPE.

Je vous avoue, monsieur, que, au ton que vous prenez, il m'est difficile de vous répondre; mais je vous répète que pour railler le moment est cruel.

AGÉNOR.

J'ai eu pour amis intimes des élèves de l'école, de votre promotion précisément. Tous pareils! A plus B égale C, et voilà tout. Mais l'intérêt général! A plus B égale C. Mais cette pauvre France qui pourrait avoir un port deux ans plus tôt! A plus B égale C. Mais les raisons humaines, les raisons pratiques, les raisons politiques, les raisons de tous les jours! A plus B égale C. A plus B égale C, ou ma démission. Je détruis mon avenir, je désole ma famille, je perds celle que j'aime, mais A plus B égale C et l'égalera toujours.

PHILIPPE.

Cet A plus B que vous plaisantez si agréablement, monsieur, n'est pas fait pour prêter à rire. Il est des gens assez sûrs de leur conscience ou de leur foi pour n'avoir pas besoin d'autre guide. Je les envie. Mais ceux que les luttes de la vie pourraient troubler sont bien forcés de se frayer, dans ce qu'ils reconnaissent le devoir, une ligne de conduite nette, simple, et, vous le savez sans être mathématicien, quand le chemin qu'on a choisi est une ligne droite, il n'y a plus ni à chercher, ni à raisonner, ni à questionner, ni à regarder d'un côté ou de l'autre. Il faut aller droit devant soi. A plus B égale C.

AGÉNOR.

Précisément. Voilà. Vous avez inventé la conscience géométrique. Mais cela ne vous est pas spécial. Tous, tous pareils !

PHILIPPE.

Pourquoi généraliser ? Si je jugeais, moi, de tous les viveurs élégants de notre époque par ceux que j'ai connus, j'aurais d'eux une triste opinion.

AGÉNOR.

Qui avez-vous donc connu ?

PHILIPPE.

M. de Mirieux.

AGÉNOR, contrarié.

Ah ! oui, Mirieux a été léger.

PHILIPPE.

Et le baron d'Ypréau.

AGÉNOR, de même.

Léger aussi.

PHILIPPE

Vous êtes indulgent.

AGÉNOR, bas à son père.

S'il connaît de Mirieux et d'Ypréau, il me connaît.

PHILIPPE.

Pour ceux-là, du moins, la vie n'a pas de lignes. Ce n'est pas un chemin à suivre, c'est une forêt à exploiter, et ils l'exploitent.

AGÉNOR.

Je n'ai pas pour mission de défendre d'Ypréau et de Mirieux, mais vous ne tiendriez pas ce langage s'ils étaient présents.

PHILIPPE.

Mon Dieu! si. J'ai rencontré M. d'Ypréau chez des gens que j'estimais, et j'ai été obligé de dire ce que je pensais. Je dois ajouter que nous nous sommes battus et que M. d'Ypréau m'a transpercé le bras droit.

AGÉNOR.

Il est pourtant bien faible à l'épée.

PHILIPPE.

Je sais que vous avez été plus heureux que moi.

AGÉNOR.

Je l'aurais tué, si je l'avais voulu.

PHILIPPE.

Vous avez pensé, sans doute, qu'une égratignure suffirait bien à la baronne Suippe.

AGÉNOR.

Mes témoins avaient déclaré que l'honneur était satisfait.

PHILIPPE.

Et avec M. d'Ypréau, l'honneur ne doit pas être exigeant.

AGÉNOR.

Prenez garde, monsieur, vous allez devenir impertinent.

PHILIPPE.

Je regrette, monsieur, de ne pas savoir l'être aussi gaiement que vous.

AGÉNOR.

Monsieur!

LE COMTE.

Agénor!

POULTIER, annonçant.

Monsieur Donis.

TOUS.

Ah!

SCÈNE XII.

AGÉNOR, LE COMTE, PHILIPPE, DONIS.

DONIS.

Madame de Cheylus m'apprend, monsieur le comte, que vous désirez prendre conseil de ma vieille expérience pour une question qui m'intéresse au plus haut degré et que j'ai beaucoup étudiée avec mon jeune ami Philippe, qui peut en témoigner.

LE COMTE.

Je suis désolé, monsieur, que vous m'avez devancé.

DONIS.

Je serais venu déjà, si mes opinions politiques bien connues...

LE COMTE.

Devant l'intérêt général, il n'y a plus qu'une opinion.

DONIS.

Je le pense aussi.

LE COMTE, présentant Agénor.

Mon fils.

DONIS.

Nous avons exploré toutes les passes de la Gironde, sur un petit yacht que nous appelons *la Mésange*. Philippe en est le mécanicien et ma fille le capitaine.

LE COMTE et AGÉNOR, involontairement.

Ah!

DONIS.

Moi, je suis le pilote. Philippe a pris des notes très-intéressantes et je suis enchanté de pouvoir vous affirmer en sa présence que vous ne pouviez trouver un collaborateur plus précieux.

Il lui tend la main.

LE COMTE, bas à Agénor.

Ce sera l'obstacle, ce garçon-là.

AGÉNOR, de même.

Un obstacle cassant! Ce n'est pas dangereux.

PHILIPPE.

Je vous remercie, monsieur, de vos bonnes paroles, mais je dois vous dire...

AGÉNOR, vivement.

Monsieur veut donner sa démission.

DONIS.

Vous?

PHILIPPE.

Je l'ai donnée.

AGÉNOR.

Et mon père ne peut pas l'accepter, dans les termes où elle est offerte.

DONIS.

Que se passe-t-il donc?

PHILIPPE.

Rien que de très-simple.

AGÉNOR.

Je me suis laissé emporter, je l'avoue et je le regrette; mais comment rester calme? je lisais dans vos yeux. Vous avez supposé que mon père avait un intérêt dans le marché qu'il vous proposait!

LE COMTE, avec indignation.

Un bénéfice! Un pot-de-vin! Vous avez cru cela!

AGÉNOR, avec émotion.

Je n'aurais pas voulu vous le faire remarquer, mon père. Je ne voulais pas le croire, tant de pareilles suppositions entrent difficilement dans une âme loyale.

LE COMTE.

Moi! moi! comte de Sainte-Austreberthe! Pardonnez-moi, monsieur, je suis sous le coup d'une émotion telle que j'ai peine à me contenir. Pardonnez-moi.

DONIS, à Philippe.

Vous avez une tendance à voir le mal partout, Philippe; c'est le signe d'un esprit chagrin.

PHILIPPE.

Monsieur de Sainte-Austreberthe se trompe; je n'avais pas à juger les intentions et je ne les ai pas jugées. J'ai obéi...

AGÉNOR.

N'allez pas plus loin, monsieur, il suffit que le doute ait pu naître. Le commerce de Bordeaux dùt-il en souffrir, on procédera avec toutes les lenteurs, mais avec toutes les garanties qu'exige la loi.

DONIS.

N'exagérons rien.

AGÉNOR.

Non, monsieur, non. Je ne voudrais pas exposer mon père, deux fois, à de pareilles secousses... à son âge!

DONIS, avec enthousiasme.

C'est bien, cela, c'est très-bien. Permettez-moi, monsieur,

de vous serrer la main. (A Philippe.) Vous voyez, monsieur le misanthrope, qu'il y a encore d'honnêtes gens sur la terre.

PHILIPPE.

Oui, monsieur.

AGÉNOR, ému et serrant la main de son père.

Pauvre père!

DONIS.

Il reprend sa démission, je l'exige, et j'espère, messieurs, que vous nous ferez l'honneur de venir demain à Château-Pignon étudier avec nous, sur *la Mésange*, les passes de la Gironde.

LE COMTE.

Nous acceptons avec joie.

DONIS.

J'emmène Philippe pour préparer avec ma fille ce voyage d'exploration, et la paix sera faite.

AGÉNOR.

Je ne demande pas mieux.

LE COMTE, bas à Agénor.

Mais avec tout cela c'est cent mille francs que tu me fais perdre.

AGÉNOR.

Il le fallait.

LE COMTE.

Tu me les rendras?

AGÉNOR.

Sur la dot!

Ils accompagnent Donis et Philippe qui sortent.

ACTE DEUXIÈME.

A Château-Pignon, chez M. Donis. — Salon-boudoir élégant; une seule porte, à gauche, toujours ouverte. — A droite, une grande glace, devant laquelle est une console chargée de plans. — Au fond, une fenêtre; — dans le pan coupé de droite, une cheminée avec glace sans tain donnant vue sur la campagne. — Au milieu, un guéridon, près d'un canapé tournant le dos à la porte; au fond, un autre canapé faisant face à la fenêtre. — Fauteuils et chaises. — Des fleurs partout, spécialement sur les meubles de chaque côté de la porte.

SCÈNE PREMIÈRE.

MADAME DONIS, CLARA, puis DONIS.

CLARA, devant la glace.

Ah! voici madame!

MADAME DONIS.

Que faites-vous devant cette glace?

CLARA.

Rien, madame.

MADAME DONIS.

Allez et refermez la porte du grand salon, je suis toujours forcée de vous le recommander; elle était encore ouverte.

CLARA, à part.

Madame n'aime pas à être surprise!

Madame Donis va s'asseoir sur un canapé devant un petit guéridon. Elle écrit févreusement; lorsqu'elle entend ouvrir une porte, elle regarde dans la glace qui est devant elle, cache vivement sa lettre dans un

buvard, repousse le guéridon et, s'étendant sur le canapé, paraît profondément occupée d'un ouvrage de tapisserie. C'est Donis qui entre.

MADAME DONIS, jouant l'étonnement.

Ah!

DONIS.

Je vous ai effrayée?

MADAME DONIS.

Surprise tout au plus.

DONIS.

Je suis un maladroit!

MADAME DONIS.

Je vous croyais si bien, en ce moment, à la pointe de Grave! *La Mésange* a donc échoué?

DONIS.

Non, ma chère amie, mais nous avons résolu de diviser notre excursion. Il est impossible de tout explorer en un seul jour, et nous venons d'abandonner *la Mésange* pour visiter à pied le commencement des dunes.

MADAME DONIS.

Vos Parisiens ne pourront jamais vous suivre:

DONIS.

Ils sont au contraire pleins d'ardeur, nos Parisiens, et je vous préviens qu'ils coucheront au château pour pouvoir recommencer demain dès l'aube.

MADAME DONIS.

Ils ne résisteront jamais à ce régime!

DONIS.

Mais si, mais si, et je regrette que vous ne soyez pas avec nous pour les admirer.

MADAME DONIS.

Je vous assure que ce matin je me sentais trop fatiguée.

DONIS.

Aussi je n'ai pas insisté, mais j'étais inquiet et j'ai pris le prétexte d'un plan des dunes qui nous manquait, pour venir chercher moi-même de vos nouvelles.

MADAME DONIS.

Comme vous êtes bon !

DONIS.

Qui ne serait bon pour vous ? Et je dois l'être plus qu'un autre, vous avez une existence si triste pour une femme de votre âge !

MADAME DONIS.

Est-ce que je me plains ?

DONIS.

Mais je me reproche, moi, d'être toujours absorbé par les affaires et souvent maussade, je le sais bien. C'est au prix de mon bonheur et du vôtre que j'ai acquis la fortune. N'oubliez pas que nous recevons ce soir.

MADAME DONIS.

C'est très-improvisé.

DONIS.

C'est ce qu'il faut. On dansera. Vous avez votre toilette ?

MADAME DONIS.

Oui, mon ami.

DONIS.

Je veux que vous soyez très-belle.

MADAME DONIS.

J'essayerai.

DONIS.

Vous savez que je suis fier de vous.

MADAME DONIS.

Vous me donnerez de la vanité.

DONIS.

Tant mieux ! vous n'en avez pas assez. C'est l'honneur de Bordeaux qu'il s'agit de défendre.

MADAME DONIS.

Pour cela, vous comptez bien un peu sur votre fille.

DONIS.

Je ne vous sépare pas l'une de l'autre dans mon affection ni dans mon orgueil. Vous lui donnerez quelques conseils.

MADAME DONIS, souriant.

Marthe n'aime pas beaucoup mes conseils.

DONIS.

Elle a tort.

MADAME DONIS.

Mais je me suis entendue avec sa femme de chambre, elle sera charmante ce soir.

DONIS.

Vous êtes la meilleure des femmes.

MADAME DONIS.

Hâtez-vous de rejoindre vos promeneurs, ils me reprocheront de vous avoir retenu.

DONIS.

Je repars. A tout à l'heure.

Aussitôt que Donis est sorti, madame Donis rapproche le guéridon, ouvre sa lettre, la met sous enveloppe, et sonne. Clara paraît.

MADAME DONIS.

Faites porter cette lettre à la poste.

CLARA.

Bien, madame. (Elle fait un pas et s'arrête.) Je demande pardon à madame de l'interroger. Est-ce qu'il va y avoir des courses à Bordeaux ?

MADAME DONIS.

Pourquoi cela ?

CLARA.

Parce que M. le vicomte de Sainte-Austreberthe est ici, et M. le vicomte de Sainte-Austreberthe ne va jamais en province que pour les courses.

MADAME DONIS.

Vous le connaissez donc ?

CLARA.

Oh ! oui, madame, je l'ai vu bien souvent chez la baronne Suipe.

MADAME DONIS.

Ah !

CLARA.

Madame n'aime pas que je prononce ce nom devant elle. J'ai pourtant avoué à madame que c'était mon remords d'avoir servi chez cette baronne, mais je puis bien dire que depuis que je suis au service de madame, je me purifie.

MADAME DONIS.

C'est bien, Clara, c'est bien. Faites porter ma lettre.

CLARA.

Ah ! voici encore une visite.

MADAME DONIS.

Qui donc ?

CLARA.

M. de Mériolle.

Madame Donis fait un mouvement de joie qu'elle réprime immédiatement.

MADAME DONIS.

Ah ! M. de Mériolle !

CLARA.

Madame le recevra-t-elle ?

MADAME DONIS.

Mais certainement.

Clara sort. Madame Donis arrange vivement ses cheveux.

CLARA, annonçant.

Monsieur de Mériolle.

SCÈNE II.

MADAME DONIS, MÉRIOLLE.

MADAME DONIS, très-cérémonieusement.

Vous voilà donc de retour, monsieur de Mériolle ? Avez-vous fait un bon voyage ?

MÉRIOLLE.

Excellent, madame, mais, comme vous le voyez, aussi rapide que possible.

MADAME DONIS.

Vous êtes étonné de me trouver seule : tout le monde aujourd'hui est en partie de plaisir. (Elle regarde dans la glace et, s'apercevant que Clara est sortie, elle change immédiatement de ton.) J'ai cru que vous n'aviez pas reçu mon mot d'hier.

MÉRIOLLE.

J'ai eu peur de me présenter trop tôt.

MADAME DONIS.

Et je viens de donner une lettre à Clara pour vous.

MÉRIOLLE, faisant un mouvement comme pour sonner.

Reprenez-la.

MADAME DONIS.

Oubliez-vous qu'elle n'est pas à votre nom ? Et voulez-vous laisser deviner à cette fille que madame Albanel veut dire : M. de Mériolle ?

MÉRIOLLE.

Vous avez raison.

MADAME DONIS.

Je tremble toutes les fois que j'écris cette adresse.

MÉRIOLLE.

Pourquoi ? Vous écrivez à madame Albanel, cours d'Albret, 37. Qui s'en préoccupe ?

MADAME DONIS.

Mais madame Albanel n'existe pas.

MÉRIOLLE.

Non, et je n'ai eu qu'à prévenir le facteur que toutes les lettres à cette adresse devaient être remises place Tourny, n° 7, où je les reçois. Quoi de plus simple? D'ailleurs, vous ne mettez aucun nom et vous ne signez pas.

MADAME DONIS.

Pardonnez-moi, mon ami; j'ai tort sans doute, mais tout m'effraye.

MÉRIOLLE.

Et c'est ce qui me désespère. Supposez-vous que votre mari a des soupçons?

MADAME DONIS.

Non. S'il en avait, je serais la première à les connaître.

MÉRIOLLE.

Même contre vous?

MADAME DONIS.

Même contre moi. Vous ne connaissez pas la droiture et la loyauté de mon mari.

MÉRIOLLE.

Vous voyez bien que vous vous alarmez sans raison et que sans raison vous vous rendez malheureuse.

MADAME DONIS.

Malheureuse? non. Troublée, inquiète, épouvantée.

MÉRIOLLE.

Parce que vous m'avez permis de vous aimer?

MADAME DONIS.

Parce que je vous aime. J'avais besoin d'affection; je me sentais glacée dans cette maison vide, entre un mari qui ne songeait qu'à ses affaires et une enfant que j'aurais aimée

de toute mon âme et qui m'a repoussée en me disant : « Vous n'êtes pas ma mère. » J'ai subi alors un entraînement contre lequel je ne pouvais plus lutter, j'étais vaincue.

MÉRIOLLE.

Vaincue! parce que je vous appartiens tout entier, parce que je n'ai pas une pensée qui ne soit à vous, parce que je vous adore.

MADAME DONIS.

Voilà que j'oublierai tout maintenant. Ah! si je pouvais vous aimer librement! Si vous étiez venu à moi plus tôt!

MÉRIOLLE.

Pourquoi restiez-vous cachée dans votre château du Prada?

MADAME DONIS.

Dans mes ruines.

MÉRIOLLE.

Et permettez-moi une question que j'ai toujours sur les lèvres : comment avez-vous épousé M. Donis?

MADAME DONIS.

Mon histoire est bien simple. A seize ans, j'étais en pension; le frère d'une de mes amies me trouva jolie et voulut bien me le dire : j'en fus très-émue. Je rentrai chez mes parents et je l'attendis. Il ne vint pas, et comme je m'en étonnais naïvement, on me répondit avec de grands éclats de rire : « Cette amourette ne pouvait être sérieuse, il est très-riche et vous êtes presque pauvre. » Ce n'était rien, et ce fut pour moi un coup terrible. Je me jurai, puisque les filles pauvres ne peuvent pas être aimées, de fermer à jamais mon cœur, et je me tins parole. Il me parut tout naturel plus tard de devenir la femme de M. Donis, qui ne me demandait que de l'affection et du dévouement. Je savais bien que je ne pouvais pas l'aimer, mais j'avais l'orgueil de me croire assez forte pour n'aimer personne.

MÉRIOLLE.

Ne regrettez rien et ne troublez pas vous-même les heures si rares que nous pouvons passer ensemble.

MADAME DONIS, l'interrompant vivement.

Prenez garde, voici quelqu'un. (Très-haut.) Comment n'êtes-vous resté que huit jours à Paris? Rien ne vous rappelait à Bordeaux. (Bas en regardant dans la glace.) C'est madame de Cheylus. (Haut.) Huit jours à Paris, ce n'est pas un voyage, c'est une course.

CLARA, annonçant.

Madame de Cheylus.

SCÈNE III.

MÉRIOLLE, MADAME DONIS,
MADAME DE CHEYLUS.

MADAME DE CHEYLUS.

Oui, ma chère belle, madame de Cheylus qui va vous scandaliser.

MADAME DONIS.

Vous, madame!

MADAME DE CHEYLUS.

Je scandaliserai monsieur de Mériolle lui-même.

MADAME DONIS.

Ah! mon Dieu!

MADAME DE CHEYLUS.

Et je ne sais plus si une femme sévère comme vous peut encore me donner la main.

MADAME DONIS, riant.

Que s'est-il donc passé?

MADAME DE CHEYLUS.

Où m'a embrassée en pleine rue.

MADAME DONIS.

Qui ?

MADAME DE CHEYLUS.

Un jeune homme.

MADAME DONIS.

Que vous ne connaissez pas ?

MADAME DE CHEYLUS.

Je l'espère.

MADAME DONIS.

Comment cela a-t-il pu arriver ?

MADAME DE CHEYLUS.

Je devais recommander quelqu'un au procureur général, et cette fois je tenais à prendre mes renseignements moi-même. Je fais atteler et je dis à mon cocher : rue Duplat, 5. Vous ne connaissez pas la rue Duplat ? Vous avez raison. C'est dans le quartier Saint-Michel, les voitures n'y arrivent pas. Je prends Joseph, le valet de pied du préfet, et je parviens devant une maison habitée par de petites gens chez lesquels M. Joseph ne serait jamais entré. Je le laisse dans la rue, ou plutôt dans le ruisseau, très-humilié. Je m'enfonce dans une sorte de couloir et je finis par découvrir, au fond d'une cour, la famille la plus intéressante du monde : sept enfants ! Je les placerai tous. Vous ne voulez pas en adopter un ? Non. Mais la question n'est pas là. Je veux sortir : le couloir a deux issues ; je m'oriente mal, et je me trouve en face d'un autre ruisseau ; mais plus de Joseph. Je regarde, je tourne, je cherche. Un monsieur très-bien d'apparence m'aperçoit de loin, vient à moi, m'offre son bras ; je le trouve très-poli, et je me dis : c'est un fonctionnaire qui m'a recon nue ; je lui ferai donner de l'avancement. Il me conduit par des chemins de plus en plus déserts ; puis tout à coup il m'embrasse.

MADAME DONIS.

C'est abominable !

MADAME DE CHEYLUS.

N'est-ce pas ?

MADAME DONIS.

Vous vous êtes nommée ?

MADAME DE CHEYLUS.

Je n'ai pas pu, je lui avais déjà donné un soufflet.

MÉRIOLLE, souriant.

Alors, il y a eu réparation.

MADAME DE CHEYLUS.

Vous trouvez ? Il n'est pas sévère, monsieur de Mériolle.

MADAME DONIS.

Moi, je serais morte de frayeur.

MADAME DE CHEYLUS.

Ce n'était pas le moment. J'ai brandi courageusement mon ombrelle, et mon admirateur, — il m'avait dit que j'étais très-jolie, — mon admirateur... pratiquant est resté interdit. Je me suis échappée; j'ai couru longtemps au hasard, enfin je suis arrivée sur le quai; j'étais sauvée. J'ai pris un fiacre qui m'a ramenée à la préfecture, et j'ai immédiatement écrit au commissaire de police de Saint-Michel : « La police est très-mal faite dans votre quartier; on y embrasse les femmes dans les rues. » — Ce devoir accompli, je me fais conduire à Château-Pignon et me voici, en retard de trois heures. — Vous n'êtes donc pas de l'excursion ?

MADAME DONIS.

Je me suis trouvée fatiguée.

MADAME DE CHEYLUS.

Et monsieur de Mériolle n'explore pas non plus ?

MÉRIOLLE.

M. Donis n'admet pas que je puisse m'intéresser à la navigation de la Gironde. Et je suis venu par hasard, ne me doutant pas que le château serait en fête.

MADAME DE CHEYLUS.

Ah! oui, vous recevez ce soir?

MADAME DONIS.

Nos voisins de campagne seulement.

MADAME DE CHEYLUS.

C'est une bonne fortune pour moi. Vous imaginez-vous que le préfet ne peut pas trouver un maire à Pressac? Vous me présenterez les notables de la commune.

MADAME DONIS.

Très-volontiers, madame.

MADAME DE CHEYLUS.

Et vous verrez comme je mène les affaires! Ah! si j'avais la signature! Pourquoi n'êtes-vous pas maire, monsieur de Mériolle?

MÉRIOLLE.

Je n'habite pas Pressac.

MADAME DE CHEYLUS.

Ailleurs, n'importe où. Il manque un adjoint à Bordeaux.

MÉRIOLLE.

Merci, madame.

MADAME DE CHEYLUS.

Mauvais citoyen! (A madame Donis.) Laissons monsieur de Mériolle. Vous avez vu le vicomte de Sainte-Austreberthe?

MADAME DONIS.

Entrevu seulement.

MADAME DE CHEYLUS.

Avez-vous lu, dans la *Gazette de Bordeaux*, la petite aventure qui le concerne ?

MADAME DONIS.

Cet argent donné à une jeune fille ?

MADAME DE CHEYLUS.

C'est touchant.

MÉRIOLLE.

Je ne connais pas cette histoire.

MADAME DE CHEYLUS.

Il faut la connaître. (A madame Donis.) Vous n'avez pas la *Gazette de Bordeaux* ?

MADAME DONIS.

Je dois l'avoir.

Elle cherche.

MADAME DE CHEYLUS, à Mériolle.

Vous en serez ému.

MADAME DONIS.

Je l'avais tout à l'heure.

Elle disparaît, cherchant toujours.

MADAME DE CHEYLUS.

On m'a dit que vous étiez très-lié avec M. Bénac, de la *Gazette*.

MÉRIOLLE.

Eugène Bénac ?

MADAME DE CHEYLUS.

Qui signe *Jupiter*.

MÉRIOLLE.

C'est un ami de collège.

MADAME DE CHEYLUS.

Dites-lui donc de ne pas se moquer de mon mari.

MÉRIOLLE.

Comment ?

MADAME DE CHEYLUS.

Il écrit ce matin que le préfet lui représente une tête de Turc sur un bâton de guimauve.

MÉRIOLLE.

Ah !

MADAME DE CHEYLUS.

Et il ajoute entre parenthèses : « La suite à demain. » Il écrivait l'autre jour : « Notre préfet porte un chapeau à plumes qui serait bien mieux à sa place sur la jolie tête brune de madame. » Brunel ! Il paraît qu'il ne m'a jamais vue. Je lui pardonnerais la jolie tête brune, mais la tête de Turc, le bâton de guimauve, et la suite à demain !

MÉRIOLLE.

Je rougis d'avoir un pareil ami.

MADAME DE CHEYLUS.

Ne rougissez pas et amenez-le-moi.

MÉRIOLLE.

Ce sera difficile.

MADAME DE CHEYLUS.

Par surprise.

MÉRIOLLE.

Je vous préviens que c'est un ours.

MADAME DE CHEYLUS.

Où ! ce ne sont pas les ours qui m'effrayent.

MÉRIOLLE.

Eh bien ! madame, vous le verrez ce soir.

MADAME DE CHEYLUS.

Où ?

MÉRIOLLE.

Ici, à Château-Pignon.

MADAME DE CHEYLUS.

Vous me l'amènerez?

MÉRIOLLE.

Sous le prétexte de le présenter à M. Donis, qu'il désire connaître.

MADAME DE CHEYLUS.

Vous êtes parfait. Voulez-vous un bureau de tabac pour quelqu'un?

MÉRIOLLE.

Justement, je connais un vieux militaire.

MADAME DE CHEYLUS.

Il est nommé. Vous ne raconterez pas que c'est moi qui ai demandé cette entrevue, il le mettrait dans son journal!

Madame Donis, qui est entrée sur ces derniers mots, reste interdite. Madame de Cheylus et Mériolle ne s'en aperçoivent pas.

MÉRIOLLE, souriant.

Je vous garderai le secret le plus inviolable.

MADAME DE CHEYLUS.

Chut! nous en reparlerons. À ce soir. (A madame Donis.) Eh bien! chère madame, vous avez la *Gazette*?

MADAME DONIS.

Je n'ai que le *Phare*.

MADAME DE CHEYLUS.

C'est égal, monsieur de Mériolle y lira le discours du préfet au concours régional.

MÉRIOLLE.

Avec plaisir, madame.

MADAME DE CHEYLUS.

Allez vous asseoir là-bas, en face de la belle nature. Je vous recommande la péroraison sur les moutons et les bergers; elle est de moi. (A madame Donis.) Voilà monsieur de

Mériolle occupé ; nous pouvons causer. J'ai à traiter avec vous les questions les plus graves.

MADAME DONIS.

Avec moi ?

MADAME DE CHEYLUS.

Nous voulons faire de M. Donis un député.

MADAME DONIS.

Je ne sais, madame, si ce projet plaira à M. Donis.

MADAME DE CHEYLUS.

Ce n'est pas à monsieur qu'il doit plaire, c'est à vous. Croyez-vous que monsieur de Cheylus serait préfet, si cela ne me plaisait pas ? Il serait fermier dans ses terres, mais moi, je veux être préfète. Vous, vous serez la femme d'un député ; vous habiterez Paris, vous y aurez du succès ; votre place est là.

MADAME DONIS.

Permettez-moi, madame, de ne pas me compter.

MADAME DE CHEYLUS.

Les femmes ne se comptent jamais, mais on les retrouve dans le total. Vous déciderez donc M. Donis.

MÉRIOLLE.

Très-intéressant, ce discours.

MADAME DE CHEYLUS.

Vous l'avez déjà lu ?

MÉRIOLLE.

Oui, madame.

MADAME DE CHEYLUS.

Vous n'avez pas bien pesé les phrases.

MÉRIOLLE.

Je vais le recommencer.

MADAME DE CHEYLUS.

Lisez lentement, nous avons encore à causer. (A ma-

dame Donis.) Vous me demanderez si M. Donis a des chances de succès. Il les a toutes. Le vicomte de Sainte-Austreberte va lui demander la main de sa fille.

MADAME DONIS.

De Marthe ! M. de Sainte-Austreberte !

MADAME DE CHEYLUS.

Il est très-bien !

MADAME DONIS.

Vous trouvez, madame ?

MADAME DE CHEYLUS.

Il n'a pas le grand air que je me figurais ; il faut s'y habituer. Je vois qu'il vous a déplu.

MADAME DONIS.

L'important est qu'il plaise à Marthe. Je ne conseillerai jamais à une jeune fille d'épouser un homme qu'elle n'aimerait pas.

MADAME DE CHEYLUS.

Mais on aime toujours son mari. C'est une affaire d'éducation.

MÉRIOLLE.

Voici nos voyageurs.

MADAME DE CHEYLUS.

Ah !

SCÈNE IV.

LES MÊMES, MARTHE, puis PHILIPPE, puis
LE COMTE et DONIS, puis LATASTE.

MARTHE, ^{entrent gaiement.}

Quelle délicieuse promenade ! Ah ! madame de Cheylus, nous vous avons attendue.

MADAME DE CHEYLUS.

Je le regrette, ma chère enfant. J'ai été retenue par des affaires d'administration.

MARTHE.

Vous avez perdu. La Gironde, par ce beau soleil, était superbe ! Elle avait de belles vagues argentées sur un fond vert, et *la Mésange* a été admirable.

Elle va poser son chapeau à droite.

MADAME DE CHEYLUS.

Elle est vraiment charmante !

Philippe entre.

MARTHE.

M. Heyrem lui avait donné des ailes. Nous avons fièrement dépassé un gros vapeur, qui, en quelques minutes, n'était plus pour nous qu'un point noir au milieu du fleuve. (A Philippe.) Est-ce que ce n'est pas imprudent, ce que nous avons fait là, monsieur Heyrem ?

PHILIPPE.

Non, mademoiselle, je ne suis jamais imprudent quand vous êtes là.

MARTHE.

Oh ! moi, j'ai en vous une entière confiance.

MADAME DE CHEYLUS, à part.

Ils feraient certainement un très-joli couple, mais c'est impossible.

MARTHE.

Notre voyage sur les dunes a été moins heureux pour nos invités.

MADAME DONIS.

Avez-vous eu des accidents ?

MARTHE.

Oh ! non, Dieu merci ! Seulement ce ne sont pas des mar-

cheurs intrépides comme nous. M. de Sainte-Austreberthe père faisait assez bonne contenance quand on le regardait, mais le fils...

MADAME DE CHEYLUS, inquiète.

Ah!

MARTHE, contenant.

Ah! le fils! J'ai eu toutes les peines du monde à ne pas rire.

MADAME DE CHEYLUS, à part.

Il paraît que le début n'a pas été heureux.

LE COMTE, entrant avec Donis.

Nous venons de faire, madame, une excursion ravissante.

DONIS.

Un peu longue, peut-être ?

LE COMTE.

Je ne trouve pas:

DONIS.

Il me semble que le vicomte allait nous demander grâce.

MADAME DE CHEYLUS, à part.

Le maladroit !

LE COMTE.

Mon fils ! ne croyez pas cela. Il a une nature impressionnable qui s'agite facilement, et alors les traits paraissent s'altérer ; mais le gaillard est solide comme un roc.

MADAME DE CHEYLUS.

Comme un roc.

LATASTE, accourant.

Un peu d'éther pour ce cher vicomte qui a une faiblesse.

MADAME DE CHEYLUS.

Ah! mon Dieu!

LE COMTE.

Agéonor! c'est impossible; ne vous dérangez pas.

DONIS.

Mais si! mais si!

LE COMTE.

Il a une santé de fer. (A part.) Imbécile, va!

LATASTE, éperdu, tenant des sels.

Ce cher vicomte! le voici!

Agénor entre, les traits décomposés par la fatigue, les cheveux collés comme s'il sortait de l'eau, un mouchoir trempé à la main. Il fait des efforts pour marcher avec aisance.

SCÈNE V.

LES MÊMES, AGÉNOR.

AGÉNOR.

Très-intéressante, cette petite promenade! très-intéressante.

MADAME DE CHEYLUS.

Il a l'air de sortir d'un bain. S'il fait rire, il est perdu.

AGÉNOR.

Très-curieuses, les dunes!

MADAME DE CHEYLUS.

Et voilà que je suis obligée moi-même de me mordre les lèvres.

LATASTE.

Avouez que vous préférez encore le foyer de la danse de l'Opéra.

AGÉNOR.

Mais non! mais pas du tout. (A part.) Imbécile!

MADAME DE CHEYLUS.

Il va tomber. (Haut.) Asseyez-vous donc, vicomte.

AGÉNOR.

Je ne suis pas fatigué, madame, au contraire!

LE COMTE.

Il a l'air fatigué... il ne l'est pas. (Bas.) Redresse-toi donc!

AGÉNOR.

Je suis prêt à recommencer. C'est adorable. La Gironde ici, les dunes là, et le ciel là-haut, puis le sable, ce joli sable blanc qui vous engloutit si agréablement à chaque pas: flouff! la jambe droite a disparu; on la retire en appuyant sur la jambe gauche, elle revient, mais la gauche n'y est plus. On appuie sur la droite, flouff! et ainsi de suite, un sauvetage perpétuel, c'est très-amusant.

LATASTE.

Ça me rappelle le jour où vous avez culbuté avec *Cyclamen* — quelle jolie pouliche! — sur la piste de la Marche.

AGÉNOR.

Vous m'avez vu?

Agénor profite de l'occasion pour s'accrocher au bras de Lataste, qui a toutes les peines du monde à le soutenir.

LATASTE.

Vous n'étiez pas plus rompu qu'aujourd'hui.

AGÉNOR.

Comment, rompu! Qu'appellez-vous rompu?

MADAME DE CHEYLUS.

Il aurait dû s'évanouir sur les dunes et y rester... pour rendre haleine.

Clara, entre et va parler à madame Denis.

MADAME DONIS, à Denis.

Mon ami, il ne déplaira pas à ces messieurs de se reconforter un peu; j'ai fait préparer une collation dans le salon d'été.

DONIS.

Vous l'entendez, messieurs?

AGÉNOR.

Nous sommes à vos ordres.

LE COMTE, passant près de lui.

Du nerf, sapristi, du nerf!

AGÉNOR.

Je voudrais trouver un coin pour m'étendre.

LE COMTE.

Tu es fou!

AGÉNOR.

Cinq minutes, ou je suis mort!

DONIS, offrant son bras à madame de Cheylus.

Madame... j'espère que vous me ferez l'honneur de dîner au château.

MADAME DE CHEYLUS.

Dîner au château! Voilà bien les hommes, mais c'est impossible. Et ma toilette!... Songez donc que ce soir je veux être irrésistible!

DONIS.

Vous le serez toujours, madame.

MADAME DE CHEYLUS.

Alors voulez-vous être maire de Pressac?

DONIS.

Je n'ai pas assez de loisirs.

MADAME DE CHEYLUS.

Vous voyez bien!

MADAME DONIS.

Vous resterez, monsieur de Mériolle?

MÉRIOLLE.

Je ne pourrai, madame, à mon grand regret... J'ai un ami à voir.

MADAME DONIS.

Ah! — Votre bras, monsieur le comte.

LE COMTE.

Très-volontiers, madame. (A part.) Elle est vraiment charmante, cette femme-là.

MARTHE, passant à côté de Philippe.

Pourquoi êtes-vous triste?

PHILIPPE.

J'aurais voulu vous le dire, mais je n'ai pas pu vous voir seule.

MARTHE.

Tout à l'heure, dans ce salon.

Elle le quitte.

AGÉNOR, lui offrant son bras.

Mademoiselle...

MARTHE, gaiement.

Oh! non, monsieur, non, je n'aurai pas cette cruauté; je prendrai le bras de M. de Mériolle, qui n'a pas voyagé.

AGÉNOR, à part.

Elle me nargue!

LATASTE.

Un peu bête, la province! Je vous ferai dîner demain avec Ernesta, ça vous remettra du Mabillo dans l'estomac.

AGÉNOR.

Vous êtes bien bon! (A part.) Il est tout à fait idiot, cet animal-là.

LE COMTE, partant le dernier et montrant Agénor à

M. Donis.

Bâti en acier! — Quel est donc ce clocher qu'on aperçoit de la terrasse du château?

DONIS.

C'est le clocher de Pressac.

LE COMTE.

Ah! Pressac est si près de nous!

Ils sont sortis en parlant.

SCÈNE VI.

CLARA, puis AGÉNOR.

CLARA.

Les voilà occupés pour longtemps, je pourrai écrire à Jean sur du papier qui sent bon. (Elle va se mettre au guéridon de madame Donis et s'installe pour écrire.) Il aime cela, Jean, le papier qui sent bon. Je peux bien lui donner ce plaisir. (Elle écrit.) « Ange adoré... » Non, je ne peux pas appeler ange adoré un homme qui va être mon mari. (Elle déchire la feuille, met les morceaux dans sa poche et en prend une autre.) Il faut dire : « Monsieur, mon cher monsieur, cher monsieur Jean, — nuit et jour, je vous vois dans mes rêves. » Non, on ne peut pas écrire ça à un homme qu'on va épouser. (Elle déchire la feuille et en prend une autre.) « Cher monsieur Jean, j'ai été sensible à votre dernière, croyez que de mon côté je vous aimerai toujours. » On ne peut pas dire ça!

Elle déchire la feuille et en reprend une autre. — Agénor entre.

AGÉNOR.

Un quart d'heure de repos, on je tombe!

CLARA.

Monsieur de Sainte-Austreberthe!

AGÉNOR.

Une femme de chambre! Ma belle enfant...

CLARA.

Monsieur le vicomte ne me reconnaît pas ?

AGÉNOR.

Non.

CLARA.

J'ai souvent ouvert la porte à monsieur le vicomte chez la baronne Suippe.

AGÉNOR.

Chut ! ne dis pas cela ici.

CLARA.

Monsieur le vicomte peut être tranquille. Mais monsieur le vicomte ne dira pas non plus qu'il m'a surprise devant cette table. Je me dépêchais d'écrire un petit billet pour l'envoyer à la poste avec une lettre que Madame m'a donnée.

AGÉNOR.

Une lettre de madame Donis ? Voyons l'écriture. J'ai la prétention de deviner le caractère des gens à l'inspection seule de leur écriture.

CLARA.

Monsieur le vicomte croit peut-être que Madame écrit à un jeune homme, mais monsieur se trompe. Nous ne sommes pas ici chez la baronne Suippe.

AGÉNOR.

Je le sais bien ! (Lisant.) « Madame Albanel, cours d'Albret, 37. »

CLARA.

C'est une dame à laquelle ma maîtresse écrit très-souvent.

AGÉNOR.

Et tu ne la connais pas ?

CLARA.

Tiens ! non, au fait, elle ne vient jamais.

AGÉNOR.

Jolie écriture, mais inégale, et les liaisons indécises. (Lui rendant la lettre.) Je n'ai pas d'opinion. Continue d'écrire à ton amoureux.

CLARA.

Ce n'est pas un amoureux, je vais me marier. Monsieur le vicomte a-t-il remarqué ce maître de chais qui est venu parler à madame Donis?

AGÉNOR.

Comment, ce gros garçon!

CLARA.

Ah! on a aimé mieux que cela, mais pour un mari...

AGÉNOR.

Il est bien suffisant. Maintenant, rends-moi un service; indique-moi un coin où je pourrai m'étendre sans être dérangé.

CLARA.

Monsieur peut rester dans ce petit salon : personne n'y remettra les pieds de la journée.

AGÉNOR.

Très-bien!

LE COMTE, entre.

Tu t'es échappé!

En voyant le comte, Clara prend vivement quatre ou cinq feuilles de papier et se sauve.

AGÉNOR.

Mon père, il faut que je m'étende.

SCÈNE VII.

AGÉNOR, LE COMTE.

LE COMTE.

Tu n'as aucune énergie.

AGÉNOR.

Ce n'est pas l'énergie qui me manque, ce sont les jambes. Si j'avais pu prévoir cette course, je me serais entraîné.

LE COMTE.

Sais-tu que tu fais un début déplorable?

AGÉNOR.

Abominable! ce sable m'a abruti.

LE COMTE.

Il me semble que tu ne plais pas énormément à la jeune personne.

AGÉNOR.

Je ne lui plais pas du tout.

LE COMTE.

Et que penses-tu de la belle-mère?

AGÉNOR.

Oh! celle-là, c'est autre chose. Je lui déplaît tout à fait.

LE COMTE.

Diab! diab! diab!

AGÉNOR.

Et je n'essayerai pas de lui plaire. C'est une de ces femmes qui jugent les gens à la façon des boulets de canon. V'là, vous êtes mort ou sauvé; moi, je suis mort. (A lui-même.) Et cependant l'écriture est indécise.

LE COMTE.

Alors que feras-tu?

AGÉNOR.

Je m'y prendrai autrement.

LE COMTE.

De quelle façon?

AGÉNOR.

Je n'en sais rien.

LE COMTE.

Tu ne te décourages pas facilement, toi ! Il est vrai qu'elle est charmante, cette petite Marthe.

AGÉNOR.

Elle n'est pas mal. Tiens, tiens ! c'est particulier. Quand on est assis sur ce canapé, on voit les gens qui entrent dans le grand salon. C'est excellent pour éviter les surprises. Et ce canapé n'est pas à sa place naturelle : il a été mis là exprès. Tiens, tiens, tiens ! est-ce que ma future?...

LE COMTE.

Vas-tu encore faire le difficile ?

AGÉNOR.

Oh ! non, oh ! non, pas en ce moment ; je suis si fatigué

LE COMTE.

Est-ce que tu veux rester là ?

AGÉNOR.

Je ne peux pas être mieux.

LE COMTE.

Le premier venu te verra couché sur ce canapé.

AGÉNOR.

Vous avez raison, je vais me coucher sur l'autre.

LE COMTE.

Et que dirai-je, moi ? Je vais encore essayer de sauver les apparences. (En sortant.) Mauvais début ! mauvais début !

AGÉNOR, tout en s'installant sur le canapé qui fait face
à la fenêtre.

Oui, mauvais début; oui, mais quand j'aurai dormi vingt-cinq minutes, je reprendrai l'usage de mes facultés. Je me connais. Ah! si j'avais pu m'entraîner! C'est peut-être aussi la faute de tous ces braves gens. Ils ne m'inspirent rien. Certainement l'honnêteté, c'est très-bon, c'est comme la flanelle, il en faut quand on arrive à un certain âge. Mais ce n'est ni amusant ni empoignant. Ah! j'ai bien fait de me cacher; voici l'ingénieur, un autre imbécile.

SCÈNE VIII.

AGÉNOR, PHILIPPE, MARTHE.

Philippe, très-agité, vient d'entrer quand il voit arriver Marthe;
il veut courir à elle, mais elle est déjà devant lui.

PHILIPPE.

Me pardonnez-vous?

MARTHE.

Quoi?

PHILIPPE.

D'avoir demandé à vous voir seule.

MARTHE.

Vous êtes pardonné, puisque me voici.

PHILIPPE.

J'étais si malheureux que je n'ai pas été maître de moi.

MARTHE.

Malheureux! vous?

PHILIPPE.

Oui.

MARTHE.

Dites jaloux. Vous avez été fâché de l'arrivée de ces étrangers, ils vous déplaisent.

PHILIPPE.

Oui.

MARTHE.

Eh bien! ils me déplaisent aussi, à moi, et ils ne m'ont pas empêchée de rire, au contraire!

PHILIPPE.

S'ils ne faisaient que me déplaire!

MARTHE.

Voulez-vous la vérité? Vous n'avez aucune confiance en moi.

PHILIPPE.

Oh! Marthe!

MARTHE.

Aucune! vous voyez arriver au château une figure nouvelle, blonde, brune, quelquefois grise, vous dites : c'est un prétendant!

PHILIPPE.

Hélas!

MARTHE.

Oui, c'est un prétendant; certainement, c'est un prétendant. Comment voulez-vous que je n'en aie pas de prétendants et de toutes les couleurs, avec une fortune comme la mienne? mais ce n'est pas un prétendant à ma fortune que je choisirai, c'est un ami qui ne pensera qu'à moi en m'épousant.

PHILIPPE.

Mais votre père! Ah! s'il suffisait du travail et de la volonté pour arriver à la fortune, pour pouvoir dire à M. Donis : « Je me crois digne de mademoiselle Marthe maintenant, et je vous la demande. » Mais non, je ne peux rien,

rien sans me déshonorer. Et ils sont là, eux ! Ils sont là qui vont circonvenir votre père, qui vont l'éblouir, le tromper, vous tromper vous-même. Oh ! si vous saviez de quoi ils sont capables ! J'ai peur, Marthe, j'ai peur !

MARTHE.

Je vous ai dit que je vous aimais et que ma main serait à vous, quand vous croiriez pouvoir la demander à mon père.

PHILIPPE.

Eh bien ! le moment est venu. Je n'ai plus le droit de retarder un aveu que je dois à M. Donis.

MARTHE, étonnée.

Ne devons-nous pas attendre que votre situation fût devenue ce qu'elle sera bientôt, plus sûre et plus brillante ? Madame de Cheylus m'a dit que vous alliez être décoré. Ce serait d'un grand poids dans l'esprit de mon père.

PHILIPPE.

Je n'ai plus rien à attendre ; je vais donner ma démission.

MARTHE.

Votre démission ?

PHILIPPE.

Je ne veux plus rester sous les ordres de M. de Sainte-Austreberthe.

MARTHE.

Pourquoi ?

PHILIPPE.

Parce que je ne l'estime pas.

MARTHE.

Vous avez raison, Philippe, il faut donner votre démission.

PHILIPPE.

Mais alors je reste ce que j'étais, ce que je serai toujours, je le vois bien, pauvre !

MARTHE.

Eh bien! c'est ainsi que je vous aime.

PHILIPPE.

Ah! vous êtes la jeune fille que j'avais devinée. Mais je parlerai à M. Donis aujourd'hui même.

MARTHE.

Songez que mon père ne revient presque jamais sur son premier mouvement; vous vous troublerez, vous hésiterez. Laissez-moi lui parler la première.

PHILIPPE.

Vous?

MARTHE.

Et quand j'aurai dit ce qu'il faut dire, s'il résiste encore, j'emploierai un moyen qui me coûtera beaucoup, mais qui est infaillible: je prierai ma belle-mère d'intercéder pour moi.

PHILIPPE.

Madame Donis?

MARTHE.

Elle me trouve injuste envers elle; elle n'a pas compris que je ne pouvais pas l'appeler ma mère, puisque j'ai toujours vivante en mon cœur celle que j'ai perdue! Je lui en voulais aussi de m'avoir pris un peu de l'affection de mon père. J'oublierai tout, je m'humilierai devant elle. Elle est bonne et compatissante, et vous savez que, lorsqu'elle a parlé, mon père n'a plus de volonté!

PHILIPPE.

Je le sais.

MARTHE.

Il faut nous séparer maintenant.

PHILIPPE.

Ne voulez-vous pas me tendre la main?

MARTHE.

Oh! si! (En la retirant.) Ne soyez plus si triste.

PHILIPPE.

Non! non!

Elle s'éloigne lentement. Elle cueille une rose dans une jardinière, la porte à ses lèvres et la jette à Philippe, puis disparaît. Philippe se retourne et voit Agénor accoudé qui le regarde en souriant.

SCÈNE IX.

AGÉNOR, PHILIPPE.

PHILIPPE.

Vous?

AGÉNOR.

Il était écrit, mon cher ingénieur, que vous me plongeriez dans des étonnements sans fin.

PHILIPPE.

Aujourd'hui, monsieur, je ne vous permettrai plus de railler, nous sommes seuls.

AGÉNOR.

Mais remarquez que nous ne sommes pas chez nous.

PHILIPPE.

Vous êtes un misérable.

AGÉNOR, s'avançant.

Ne prenez pas la peine de vous emporter, je suis décidé à rester calme.

PHILIPPE.

Je vous dis que vous êtes un lâche.

AGÉNOR.

Cela ne prouvera rien. Je me suis battu assez souvent, et je le déplore, pour ne pas craindre ces moyens vulgaires et grossiers.

PHILIPPE.

Eh bien ! Je vous déclare, moi, que maintenant il faut que vous preniez ma vie ou que vous me donniez la vôtre.

AGÉNOR.

C'est impossible.

PHILIPPE.

Impossible !

AGÉNOR.

Et notez bien que je ne défends pas ma vie. Je serais sûr de vous tuer.

PHILIPPE.

Eh bien ! tuez-moi.

AGÉNOR.

J'y aurais grand intérêt, sans doute, mais j'ai eu l'honneur d'être reçu dans cette maison, et à aucun prix je n'y apporterai le scandale.

PHILIPPE.

Je ne veux pas plus que vous de scandale, c'est un débat entre vous et moi.

AGÉNOR.

Allons donc ! tout le monde saura demain, si on ne le sait déjà, que vous êtes amoureux de mademoiselle Marthe.

PHILIPPE.

Je vous interdis de prononcer ce nom.

AGÉNOR.

De mademoiselle Marthe. Je n'ai pas caché que j'avais l'intention de demander sa main. Il ne peut pas y avoir de querelle entre nous sans compromettre celle que nous respectons tous les deux, et il n'y en aura pas.

PHILIPPE.

Si vous étiez un homme d'honneur !

AGÉNOR.

Le doute n'est pas aimable, mais je pardonne tout à votre irritation, bien naturelle d'ailleurs.

PHILIPPE.

Ce n'est pas un amoureux qui vous parle, c'est un homme indigné. Croyez bien que ce ne sont pas des paroles de dépit, je vous hais et je vous méprise trop.

AGÉNOR.

Ah çà! voyons! Voulez-vous que je raconte ce que je viens de voir et d'entendre?

PHILIPPE.

Je vous crois capable de toutes les infamies.

AGÉNOR.

Et voulez-vous donc autre chose, vous qui me poussez à un éclat, et qui mettez ma patience à une épreuve qu'elle est bien étonnée de supporter? Je ne suis pas venu pour vous surprendre, ce qui, à la rigueur, expliquerait vos gros mots; mais je m'étais étendu sur ce canapé pour me reposer; j'ai entendu causer, que faire? Vous arrêter et dire à mademoiselle Donis que j'étais là, était-ce possible? L'auriez-vous fait? J'ai assisté à un entretien dont je puis attester l'innocence inouïe et je l'attesterai, mais supposez-vous qu'on me croirait? n'aurais-je pas l'air de conter une histoire fantastique? Vous êtes là, en tête-à-tête avec une fille adorable, qui vous aime, ou du moins qui croit vous aimer, et ce que vous trouvez de plus violent, c'est de lui dire du mal de mon père et de moi. Je ne veux pas dire que ce ne soit pas très-habile.

PHILIPPE.

Ce mot vous a jugé. Je ne peux pas vous forcer à vous battre, puisque vous vous y refusez; mais n'oubliez jamais que vous avez un ennemi. Je chercherai mon jour et mon heure, et en public je vous souffletterai!

AGÉNOR.

On arrive... Quelle meilleure occasion trouverez-vous? Dites donc tout haut que je suis un misérable parce que je vous ai surpris en tête-à-tête avec mademoiselle Marthe!

SCÈNE X.

AGÉNOR, PHILIPPE, LATASTE, LE COMTE,
DONIS, MADAME DONIS, MARTHE.

LATASTE, du dehors.

Il est ici, ce cher vicomte, dans le petit salon, je le vois.

LE COMTE, à part.

Il est debout!

AGÉNOR.

Je contemplais les grands arbres...

LATASTE.

Les grands arbres?... C'est épatant!

AGÉNOR.

Lorsque j'ai aperçu monsieur Heyrem; nous avons repris notre discussion sur l'aménagement des dunes.

LATASTE.

Des dunes! si on disait au Betting que notre grand vicomte s'occupe des dunes!

AGÉNOR.

Et comme les plans étaient restés dans ce salon...

DONIS.

J'aime cette ardeur: elle est de bon augure pour nos projets. Marthe, remets donc de l'ordre dans mes notes.

MARTHE.

Oui, mon père.

AGÉNOR.

Permettez-moi de vous aider, mademoiselle.

MARTHE.

Ne vous fatiguez pas, monsieur.

LATASTE, bas à Philippe.

Comment est-il dans l'intimité?

PHILIPPE.

Qui?

LATASTE.

Le vicomte! Épatant de naturel et d'esprit, n'est-ce pas?

PHILIPPE.

Oui, oui, très-épatant.

LATASTE.

Quel chic!

MARTHE.

Monsieur Heyrem, venez donc à notre secours.

PHILIPPE.

Très-volontiers, mademoiselle.

MADAME DONIS.

Qu'avons-nous fait de madame de Cheylus?

MARTHE.

Elle cause avec monsieur de Mériolle.

DONIS, bas à madame Donis.

Ma chère amie, je vous conseille de vous tenir sur une extrême réserve avec madame de Cheylus.

MADAME DONIS.

Pourquoi?

DONIS.

Parce qu'elle est beaucoup trop légère pour une femme de mœurs rigides comme vous.

MADAME DONIS.

Madame de Cheylus!

DONIS.

Elle causait bas avec monsieur de Mériolle; je n'ai entendu que des demi-mots, mais soyez prudente.

MADAME DONIS, très-émue.

Ah!

LE COMTE, à Agénor.

A la bonne heure! j'ai cru qu'ils allaient te trouver endormi.

AGÉNOR.

Oh! je suis éveillé et solidement éveillé, je vous le jure.

LE COMTE, étonné.

Qu'as-tu donc ?

AGÉNOR.

J'ai... j'ai... que je suis amoureux.

LE COMTE.

De qui ?

AGÉNOR.

Comment, de qui? De Marthe. Il faut qu'elle soit ma femme.

LE COMTE.

As-tu quelque indice favorable ?

AGÉNOR.

Oui, elle aime l'ingénieur. Je les ai surpris en tête-à-tête.

LE COMTE.

Bah! alors c'est elle qui use de la glace ?

AGÉNOR.

Elle pense bien à la glace et aux précautions! c'est la candeur, c'est la chasteté, c'est l'ingénuité même... elle est effrayante d'innocence, mais adorable.

LE COMTE.

Il ne te manquait que de devenir amoureux pour achever d'être comique.

AGÉNOR.

A présent, tout dépend de madame Donis.

LE COMTE.

Tant pis, car j'ai causé avec elle et tu lui déplaîs énormément, et moi aussi, ce qui est bien extraordinaire. Elle est charmante, cette petite femme-là !

MADAME DONIS, qui était debout devant le canapé,
regardant dans la glace.

Ils reviennent ensemble !

AGÉNOR, à madame Donis.

J'ai dû, madame, vous paraître bien maussade, je ne suis pas habitué à ce terrible soleil du Midi.

MADAME DONIS, sans l'écouter.

Vous êtes bien bon, monsieur.

AGÉNOR, étonné d'abord et suivant son regard dans la glace.

Ah !

Madame de Cheylus entre au bras de M. de Mériolle ; la figure de madame Donis se contracte.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, MADAME DE CHEYLUS.

MADAME DE CHEYLUS, à Mériolle.

Alors je vous prends dans ma voiture. Oh ! non ! cela me compromettrait. (A madame Donis.) A ce soir, chère madame.

DONIS.

Voulez-vous me permettre, madame, de vous accompagner jusqu'à votre voiture ?

MADAME DE CHEYLUS.

Volontiers.

LATASTE.

Vous partez aussi, Mériolle ?

MADAME DE CHEYLUS.

Oh! ne le relenez pas, il doit me ramener Jupiter.

TOUS.

Jupiter!

MADAME DE CHEYLUS.

Ah! mon Dieu! je ne voulais pas le dire. Jupiter est un journaliste.

LE COMTE.

Bénac! mon ami Bénac!

MADAME DE CHEYLUS.

Qui se moque tous les matins du préfet, et je ne veux pas qu'on se moque de mon mari.

LE COMTE.

Vous avez raison, madame.

MADAME DE CHEYLUS.

M. de Mériolle doit me le présenter ce soir par surprise.

MADAME DONIS.

Voilà ce que vous vous chuchotiez à l'oreille?

MADAME DE CHEYLUS.

C'est un vrai complot.

MADAME DONIS.

Eh bien! je vous avertis que M. Donis commençait à trouver M. de Mériolle bien galant.

MADAME DE CHEYLUS.

Ce pauvre M. de Mériolle! mais ce n'est pas lui, c'est moi qui ai été aimable!

MADAME DONIS, rient.

M. Donis est rassuré.

LE COMTE, à Agénor.

M. Donis est rassuré! Elle est charmante! Veux-tu que je la subjugué?

AGÉNOR.

Vous ?

LE COMTE.

Dans ton intérêt.

AGÉNOR.

C'est inutile, elle n'est plus à craindre.

LE COMTE.

Pourquoi ?

AGÉNOR.

Elle a un amant.

LE COMTE.

C'est impossible !

AGÉNOR.

M. de Mériolle.

LE COMTE.

Oh ! les femmes brunes ! — Je n'épouserai jamais qu'une blonde.

AGÉNOR.

Vous voulez vous remarier ?

LE COMTE.

Après toi !

ACTE TROISIÈME

Un bal à Château-Pignon. — Grand salon; portes ouvertes, à droite et à gauche; aux pans coupés, deux autres portes, également ouvertes, donnant accès sur un deuxième salon; au fond, une cheminée avec glace sans tain. — Canapés, fauteuils, chaises, autour des deux salons; au milieu, une borne. — Fleurs. — lustres et girandoles allumés.

SCÈNE PREMIÈRE.

PHILIPPE, MARTHE.

Ils entrent ensemble en achevant une valse.

MARTHE.

Êtes-vous rassuré maintenant?

PHILIPPE.

Je suis si heureux en ce moment que j'ai tout oublié.

MARTHE.

Reconnaissez-vous que vos craintes étaient chimériques?

PHILIPPE.

Je ne veux pas y penser.

MARTHE.

Le vicomte de Sainte-Austreberthe, qui vous semblait un rival si dangereux, n'a pas diné au château. Il a compris qu'il avait été ridicule et il a cherché un prétexte pour aller à Bordeaux.

PHILIPPE.

Croyez bien qu'il n'est pas allé à Bordeaux sans motif.

MARTHE.

Que nous importent ses motifs? Il est parti et il n'est pas revenu.

PHILIPPE.

Il reviendra. Son père est resté.

MARTHE.

Vous ne voulez pas les trouver amusants ? (Les imitant.)
« Mon fils attend une lettre de son ami le ministre. — Vous savez, mon père, que je dois répondre au ministre mon ami. — Que te disait le ministre l'autre jour ? — Il me disait : Agénor, comment vas-tu ? »

PHILIPPE.

Oui, cela est ridicule, mais l'effet n'en est pas moins produit.

MARTHE.

Tout le monde aujourd'hui a dans sa famille un ancien ministre à tutoyer. Un cousin de papa a été de treize combinaisons. Il peut mettre sur ses cartes : ministre retiré des combinaisons. — Monsieur de Sainte-Austreberthe est un sot, et voulez-vous une bonne nouvelle ? Il déplatt à ma belle-mère.

PHILIPPE.

A madame Donis ?

MARTHE.

Plus encore qu'à moi. Êtes-vous content ?

PHILIPPE.

Rien ne pouvait nous arriver de plus heureux.

MARTHE.

Vous voyez que j'ai raison d'être joyeuse. M'invitez-vous pour le prochain quadrille ?

PHILIPPE.

Je voudrais vous inviter toujours.

MARTHE.

Vous ne serez pas jaloux si je danse avec nos voisins de campagne, les notables de Pressac. Ils ont de bien singulières tournures en habits de fête, les notables de Pressac. Vous me ferez vis-à-vis avec mademoiselle Boistétu. Elle est un

peu gauche, mais vous ne me ferez pas rire; je serais désolée de me moquer d'elle: c'est une si bonne personne!

PHILIPPE.

Vous êtes la grâce et la bonté mêmes.

MARTHE.

Mais je ne parviens pas à vous dérider. Est-ce que mon père n'a pas été très-aimable pour vous, ce soir?

PHILIPPE.

Plus affectueux que jamais, et je lui aurais avoué mon secret, si vous ne me l'aviez défendu.

MARTHE.

Il est convenu que je parlerai la première. *(Lui tendant la main.)* Et vous êtes bien sûr que je ne trahirai pas votre cause.

PHILIPPE.

N'attendez plus, Marthe, je vous en supplie.

MARTHE.

Pourquoi?

PHILIPPE.

Pourquoi? — Parce que monsieur Donis peut remarquer que je vous fais danser bien souvent, parce qu'il peut apprendre par d'autres que vous m'avez permis de vous aimer.

MARTHE.

Je ne le cache pas.

PHILIPPE.

Alors, à l'instant, à l'instant même. Le voici.

SCÈNE II.

PHILIPPE, MARTHE, DONIS.

DONIS, *entrant.*

Eh bien! Marthe, veux-tu déjà donner le mauvais exemple? Le quadrille va commencer. As-tu un danseur?

MARTHE.

Non, mon père, mais monsieur Heyrem se dévouera.

DONIS.

Allons, Philippe, dévouez-vous ; mais puisque nous sommes seuls, laissez-moi embrasser ma fille.

MARTHE.

Oh ! cher père !

DONIS.

Je suis très-fier de toi aussi.

MARTHE.

Dis seulement que tu es content de moi.

DONIS.

Tu ne m'as jamais donné un souci, chère enfant. Tu mérites d'être heureuse, Marthe, et tu le seras. Mais j'entends les violons.

MARTHE.

Oui. — Hâtons-nous, monsieur Heyrem.

PHILIPPE, bas.

Vous ne lui dites rien ?

MARTHE.

Après la valse.

Ils sortent.

SCÈNE III.

DONIS, LE COMTE.

LE COMTE, entrant.

Heureux père !

DONIS.

N'est-ce pas que ma fille est charmante ?

LE COMTE.

Adorable! — Quelle est donc cette superbe brune avec des roses naturelles dans les cheveux?

DONIS.

Mademoiselle Éphraïm. On a un peu bavardé sur elle.

LE COMTE.

Je ne plains pas les bavards. — Pardon!

DONIS.

Je suis très-honoré, mon cher comte, de la demande que vous venez de me faire en des termes qui me touchent profondément. Vous comprendrez que je ne puis prendre un parti sur une question aussi grave sans avoir consulté ma fille. Je consulterai surtout madame Donis. Je ne fais rien sans la consulter. — Je vous répondrai seulement, à première vue et comme un homme pris à l'improviste, que cette alliance me sourirait beaucoup.

LE COMTE.

Oh! qu'Agénor sera heureux de cette bonne parole! Pourrai-je lui dire que vous l'autorisez à faire sa cour?

DONIS.

Vous pouvez même ajouter que, s'il platt à Marthe, j'en serai ravi.

LE COMTE.

Merci, merci pour mon fils! Vous me voyez tout ému à l'idée de la joie que je vais lui donner.

DONIS, à part.

Ce sont des gens de cœur!

LE COMTE, s'essuyant les yeux.

Pauvre garçon!

DONIS.

Mais croyez bien que je ne céderai jamais à un sentiment personnel, quand il s'agira du bonheur de ma fille. — Vous

avez parlé de faire de moi un député. — D'abord je n'ai pas les qualités nécessaires.

LE COMTE.

Vous les avez toutes.

DONIS.

C'est vous qui le dites.

LE COMTE..

On ne vous contestera pas l'intelligence des affaires, à vous qui avez su gagner dix millions.

DONIS.

Douze... Je conviens que je pourrais être utile dans les commissions.

LE COMTE.

Indispensable, — indispensable comme la lumière dans l'obscurité. — Je n'ai pas causé longtemps avec vous, moi, mais je vous ai jugé.

DONIS.

Mais s'il fallait aborder la tribune? Je n'ai pas le don de la parole.

LE COMTE.

Avez-vous essayé?

DONIS.

J'ai parlé assez souvent à la chambre de commerce : je suis clair, précis et correct.

LE COMTE.

Clair, précis et correct! Vous avez le geste

DONIS.

Je crois que j'aurais le geste.

LE COMTE.

Le geste et la voix.

DONIS.

Peut-être.

LE COMTE.

Je lis dans votre œil le tempérament de l'orateur.

DONIS.

Oh! de l'orateur!

LE COMTE.

Soyez franc. Je suis sûr que bien souvent, en lisant l'*Officiel*, vous vous êtes dit : Si j'avais été là!

DONIS.

C'est vrai.

LE COMTE.

Je me serais élancé à la tribune.

DONIS.

C'est vrai.

LE COMTE.

Et je leur aurais dit : Je vais faire toucher du doigt les absurdités...

DONIS.

C'est vrai.

LE COMTE.

Qui fourmillent dans le discours...

DONIS.

Admirable, — il faut toujours être poli, — de mon... éloquent adversaire.

LE COMTE.

Vous avez déjà les nuances. — Voici M. de Mériolle.

SCÈNE IV.

DONIS, LE COMTE, MÉRIOLLE,
puis MADAME DONIS et MADAME DE CHEYLUS.

MÉRIOLLE, entrent.

Je vous donnerai des nouvelles du vicomte de Sainte-Austreberthe.

LE COMTE.

Vous l'avez vu ?

MÉRIOLLE.

Il a bien voulu me faire une courte visite.

LE COMTE.

Très-préoccupé, n'est-ce pas, très-ému ?

MÉRIOLLE.

Mais non, au contraire.

LE COMTE, *bas à Donis.*

Ce gaillard-là a une force de caractère prodigieuse.

DONIS, *bas à Mériolle.*

Connaissez-vous la famille Sainte-Austreberthe ?

MÉRIOLLE.

Pas du tout.

DONIS.

Le père a une perspicacité étonnante. Je n'ai jamais vu juger les hommes si vite et si bien !

MADAME DE CHEYLUS, *entrant avec madame Donis.*

Ah ! monsieur de Mériolle, et Jupiter ?

LE COMTE.

Mais oui, au fait, où est Jupiter ?

MADAME DONIS.

Qu'avez-vous fait de Jupiter, monsieur de Mériolle ?

MÉRIOLLE.

Il viendra, madame, un peu plus tard.

MADAME DE CHEYLUS.

A la bonne heure ! (*Montrant sa toilette.*) Vous voyez : je suis sous les armes. En attendant, nous allons chercher un maire pour Pressac. — J'ai mes notes.

Elle prend un calepin très-élégant et le feuilletta avec importance.

DONIS, allant à madame Donis.

Ma chère amie, j'aurai ce soir un avis grave à vous demander.

MADAME DONIS.

Un avis grave ?

DONIS.

Le vicomte de Sainte-Austreberthe va revenir. — Faites-le causer. — Étudiez-le avec soin et ne soyez pas injuste.

MADAME DONIS, souriante.

Vous désirez qu'il me plaise ?

DONIS.

Je désire votre opinion réfléchie.

MADAME DONIS.

Je crois que, si je réfléchis, je le trouverai plus mal encore.

DONIS.

C'est très-sérieux, et je vous demande un jugement sincère.

MADAME DONIS.

Oh ! cela, je vous le promets.

MADAME DE CHEYLUS, consultant son calepin.

Voilà : monsieur Roberton qui a eu la médaille d'or au concours agricole, race bovine, et monsieur Boistétu qui plaide avec sa femme.

DONIS.

C'est le contraire, madame, c'est Boistétu qui a été primé et c'est Roberton qui plaide.

MADAME DE CHEYLUS.

Très-bien.

DONIS.

Mais je vous préviens qu'ils n'accepteront ni l'un ni l'autre.

MADAME DE CHEYLUS.

C'est ce que nous verrons.

DONIS.

Ils se sont prononcés. — Boistétu se pique d'être indépendant.

MADAME DE CHEYLUS.

Boistétu qui plaide avec sa femme.

DONIS.

Mais non.

MADAME DE CHEYLUS.

Ah! oui, oui. — Boistétu est la médaille; Roberton, c'est le revers.

LE COMTE.

Roberton, de Pressac? Il a une femme charmante.

MADAME DE CHEYLUS.

Vous la connaissez?

LE COMTE.

Moi? non, pas du tout. — J'en ai entendu parler par un de mes amis... nommé Valentin, je précise, qui la voyait assez souvent.

MADAME DE CHEYLUS.

N'en dites pas davantage. Votre ami Valentin est jugé.

LE COMTE, à part.

J'ai trop parlé. Quand on me rappelle des souvenirs tendres, je perds toujours mon sang-froid.

SCÈNE V.

LES MÊMES, ROBERTON, puis MARTHE
et BOISTÊTU, puis ADÉLAÏDE.

DONIS.

Bonjour, monsieur Roberton.

LE COMTE, effrayé.

Il est ici!

ROBERTON, allant au comte.

Ah! monsieur Valentin!

MADAME DE CHEYLUS.

Comment?

LE COMTE.

Ce cher Robertson! Voilà un bien beau temps pour vos vignes. Elles sont toujours malades?

ROBERTON.

Elles vont mieux, monsieur.

LE COMTE.

Depuis quand?

ROBERTON, cherchant.

Depuis... que je plaide en séparation avec ma femme.

LE COMTE.

Ne répétez pas cela. Il n'y aurait plus de sécurité pour les maris dans la Gironde.

MADAME DE CHEYLUS, à part.

Est-ce que le comte ne serait pas sérieux? Il faudra que je m'informe. (Haut.) Présentez-moi M. Robertson.

MADAME DONIS.

Monsieur Robertson, permettez-moi de vous présenter à madame de Cheylus.

ROBERTON, se confondant.

Ah! madame!

MADAME DE CHEYLUS.

Le préfet regrettera beaucoup, monsieur, de ne pas s'être trouvé ici pour vous féliciter lui-même du succès que vous venez d'obtenir...

MADAME DONIS, à part.

Comment, du succès! Elle appelle cela un succès!

MADAME DE CHEYLUS, continuant.

C'est en développant et en favorisant ainsi la reproduction des belles espèces...

MADAME DONIS.

Ah ! (Bas.) Mais non, c'est l'autre...

MADAME DE CHEYLUS.

Ah ! (Changeant de ton.) Nous n'ignorons pas, monsieur, la fermeté de caractère que vous avez déployée dans des circonstances douloureuses, et le préfet disait : « Un homme qui a cette force d'âme serait un maire de premier ordre. »

ROBERTON, saluant.

Madame !

MADAME DE CHEYLUS.

« Le premier de mes maires. »

ROBERTON, de même.

Madame !

MADAME DE CHEYLUS.

« Je serais heureux d'avoir à présenter un tel maire pour la croix. »

ROBERTON.

Monsieur le préfet a dit cela ?

MADAME DE CHEYLUS.

Et je le disais aussi.

DONIS, bas.

Voici Boistétu avec Marthe.

MADAME DE CHEYLUS.

Il a l'air rébarbatif.

DONIS.

Très-rébarbatif.

Roberton s'est éloigné.

MARTHE, entrant avec Boistétu.

Une médaille d'or pour l'amélioration de la race bovine, c'est très-flatteur !



BOISTÊTU.

Oui, mademoiselle, très-flateur ; seulement cette médaille ne devrait pas nous être donnée par l'autorité.

MARTHE.

Par qui donc ?

BOISTÊTU.

Par... par ceux qui sont vraiment intéressés dans la question.

MARTHE.

Mais les plus intéressés, ce sont vos bêtes !

MADAME DE CHEYLUS, à madame Donis.

Présentez-le-moi.

MADAME DONIS.

Monsieur Boistêtu, permettez-moi de vous présenter à madame de Cheylus.

BOISTÊTU, très-ralde.

Madame...

MADAME DE CHEYLUS.

Le préfet regrettera beaucoup, monsieur, de ne pas s'être trouvé ici pour vous féliciter lui-même.

BOISTÊTU, sèchement.

Monsieur le préfet m'a déjà félicité.

MADAME DE CHEYLUS, interdite.

Ah ! (Bes à madame Donis.) Il a une femme ?

MADAME DONIS.

Oui.

MADAME DE CHEYLUS.

Comment se porte madame Boistêtu ?

BOISTÊTU, avec empressement.

Madame Boistêtu est un peu souffrante.

MADAME DE CHEYLUS, avec intérêt.

Vraiment! (Bas à madame Donis.) A-t-il des enfants?

MADAME DONIS, bas.

Il a une fille.

MADAME DE CHEYLUS.

Parlez-moi donc de votre jolie fillette.

BOISTÉTU.

Adélaïde? Elle est ici, madame; je vais vous la montrer.

MADAME DE CHEYLUS.

Je vous en prie.

MARTHE, à Boistétu.

Où courez-vous donc, monsieur Boistétu?

BOISTÉTU.

La préfète veut voir Adélaïde.

Il sort en courant.

MARTHE.

Ah! alors! (En riant.) Elle va être bien embarrassée, Adélaïde. (A Donis.) J'espère que je suis aimable pour tes invités.

DONIS.

Tu es une fille modèle. Tu m'accorderas bien tout à l'heure quelques instants.

MARTHE.

Tout ce que tu voudras, toi d'abord, toi avant tout!

BOISTÉTU, revenant avec Adélaïde.

Ne marche pas le cou en avant comme les dindes de ta mère. Tu vas voir la préfète.

ADÉLAÏDE, effrayée.

La préfète!

BOISTÉTU.

Tu as peur d'une préfète?

ADÉLAÏDE.

Oui, papa.

BOISTÉTU.

Ne pleure pas, tu tacherais ta robe.

ADÉLAÏDE.

Comment faudra-t-il saluer ?

MARTHE, s'approchent.

N'ayez pas peur, Adélaïde, vous êtes très-gentille.

ADÉLAÏDE.

Merci, mademoiselle.

LE COMTE.

Très-gentille.

ADELAÏDE.

Ah ! monsieur Valentin !

LE COMTE, à part.

Sapristi ! elle était de l'orphéon !

BOISTÉTU, à madame de Cheylus.

Voici ma fille. (Bas) Salue.

ADÉLAÏDE, bas.

La révérence ?

BOISTÉTU, de même.

La cabriole, peut-être !

MADAME DE CHEYLUS, à Boistétu.

Je vous fais compliment.

BOISTÉTU.

Elle est un peu timide.

MADAME DE CHEYLUS.

Nous ferons plus ample connaissance quand monsieur Boistétu sera maire de Pressac.

ADÉLAÏDE.

Papa?

BOISTÊTU.

Moi, madame?

ADÉLAÏDE.

Ah! que maman sera contente!

BOISTÊTU.

Adélaïde!

MADAME DE CHEYLUS.

Nous nous reverrons à la préfecture.

ADÉLAÏDE.

Accepte, papa, accepte! — Papa a accepté, madame!

MADAME DE CHEYLUS.

Vous voyez que la timidité a disparu.

ADÉLAÏDE.

Ah! oui, madame, je vous ai aimée tout de suite.

Boistêtu et Adélaïde s'éloignent.

MADAME DONIS, bas.

Mais vous n'avez qu'une mairie et vous avez deux maires!

MADAME DE CHEYLUS.

Eh bien! nous choisirons le meilleur. Voilà comment je traite les affaires, moi!

MÉRIOLLE.

Madame, j'aperçois mon ami Bénac.

MADAME DE CHEYLUS, à madame Donis.

Voici M. Bénac-Jupiter... on va vous le présenter; moi, j'aurai l'air de ne pas y faire attention.

SCÈNE VI.

DONIS, LE COMTE, MÉRIOLLE, MADAME
DONIS, MADAME DE CHEYLUS, MARTHE,
BÉNAC.

MÉRIOLLE, qui est allé prendre Bénac, le présentant
à madame Donis.

Madame, j'ai l'honneur de vous présenter mon excellent
ami, Eugène Bénac.

MADAME DE CHEYLUS, bas.

Ah! mon Dieu!

MADAME DONIS, bas.

Quoi?

MADAME DE CHEYLUS.

Mais c'est lui!

MADAME DONIS.

Qui, lui?

MADAME DE CHEYLUS.

Le monsieur qui m'a embrassée dans la rue!

MADAME DONIS.

Ah!

MADAME DE CHEYLUS.

Et auquel j'ai donné un soufflet!

MÉRIOLLE.

Madame de Cheylus.

BÉNAC, la reconnaissant.

Oh

MADAME DE CHEYLUS.

J'ai déjà eu le plaisir de voir monsieur.

BÉNAC, interloqué.

Oui... oui... c'est-à-dire... Oui.

MADAME DE CHEYLUS.

Dans des circonstances qu'on n'oublie pas.

BÉNAC.

Ah ! madame, certainement, certainement.

MADAME DE CHEYLUS.

Je m'étais égarée dans le quartier Saint-Michel, et monsieur m'a tirée d'embarras...

MÉRIOLLE, à part, en riant.

Ah bah !

MADAME DE CHEYLUS.

Avec un empressement qui n'a d'égal que sa galanterie.

MÉRIOLLE, à part.

C'était Bénac !

BÉNAC, décontenancé.

Croyez, madame, que si j'avais eu l'honneur de vous connaître...

MADAME DE CHEYLUS.

Ah ! mon Dieu ! qu'auriez-vous fait de plus ?

BÉNAC, à part.

Elle se moque de moi.

MADAME DE CHEYLUS.

Il n'était pas possible de pousser plus loin l'amabilité, et mon mari irait vous remercier, si vos railleries, que nous trouvons très-amusantes d'ailleurs, ne le gênaient un peu.

BÉNAC.

Hélas ! madame, c'est notre métier de railler à tort et à travers. Nous n'épargnons guère que nos amis.

MADAME DE CHEYLUS.

Mais il me semble qu'après la preuve d'amitié que vous m'avez donnée...

BÉNAC.

La glace doit être rompue ? je n'osais pas l'espérer, mais

puisqu' vous le dites, je me couperais le poignet avant de plaisanter le mari de la plus spirituelle des femmes.

MADAME DE CHEYLUS, lui tendant la main.

Je crois qu'en fait d'esprit vous n'avez rien à m'envier. M. de Cheylus reçoit le vendredi. (A part.) Je ne regrette plus le baiser ni le soufflet.

BÉNAC, à part.

Avec une provinciale, je ne m'en serais jamais tiré. Mais voilà un baiser qui me coûte cher : il rend le préfet inviolable.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, LATASTE, puis AGÉNOR.

LATASTE.

Je vous annonce le vicomte de Sainte-Austreberthe.

LE COMTE, vivement.

Mon fils est revenu ?

LATASTE.

Je l'ai ramené dans mon cab.

LE COMTE.

Bien ému, n'est-ce pas ?

LATASTE.

Mais non, au contraire.

LE COMTE, à madame Donis.

Je n'ai vu personne se dominer ainsi.

LATASTE, allant à Mériolle.

Remarquez mon collet d'habit.

MÉRIOLLE.

Il est de travers.

LATASTE.

C'est le chic, c'est le grand chic. Vous allez voir le vicomte.

AGÉNOR, entrant.

Je suis désolé, madame...

LE COMTE, l'interrompant.

Dans son empressement à revenir et dans son trouble, il n'a pas achevé sa toilette.

AGÉNOR, se regardant.

Ah! pardon, ah! pardon. Je suis confus de m'être présenté ainsi.

Il arrange le col de son habit.

LATASTE, étonné.

Tiens!

Il arrange aussi son habit.

AGÉNOR.

Mais j'ai bien quelque droit d'être distrait. (Allant à Marthe.)
Me ferez-vous l'honneur, mademoiselle, de m'accorder un quadrille?

MARTHE.

Oui, monsieur, oui, le dix-huitième.

AGÉNOR, allant à madame Donis.

Vous nous donnez, madame, une fête charmante.

MADAME DONIS.

Je vous demande pardon, monsieur, voici le quadrille.
J'aperçois un danseur qui me cherche.

Elle disparaît. Tout le monde est parti. Agénor et le comte restent seuls.

SCÈNE VIII.

LE COMTE, AGÉNOR.

LE COMTE.

Eh bien ! voilà qui est significatif. On te laisse en plan, comme on dit vulgairement, sans la moindre cérémonie.

AGÉNOR.

Oui, mon père, oui ; on me laisse en plan.

LE COMTE.

Je suis navré, mais je ne peux pas m'empêcher de rire de ta mine piteuse.

AGÉNOR.

J'aurai ma revanche.

LE COMTE.

Qui donc reconnaîtrait là cet aimable vicomte que le succès a gâté ?

AGÉNOR

Prenez patience, je vous en prie ; avez-vous fait la demande en mariage ?

LE COMTE.

Avec une éloquence et une conviction qui m'étonnaient moi-même. Je regrette que tu ne m'aies pas entendu.

AGÉNOR.

Et le résultat ?

LE COMTE.

Tu plais au père, c'est-à-dire c'est moi qui lui plais, ou plutôt c'est la députation.

AGÉNOR.

Enfin, nous lui plaisons ?

LE COMTE.

Seulement, il va consulter madame Donis. Madame Donis

ne nous aime pas ; elle s'informerait, et si on s'informe trop... A ta place, j'épouserais mademoiselle Éphraïm. Va la voir dans le dernier salon ; elle est superbe.

AGÉNOR.

Je ne veux épouser que mademoiselle Donis.

LE COMTE.

Il ne te manquait que de devenir amoureux pour achever d'être comique.

AGÉNOR.

Depuis que j'ai entendu la conversation de Marthe avec l'ingénieur, cette jeune fille est pour moi l'inconnu. C'est comme la saveur d'un fruit nouveau. Vous ne comprenez pas ?

LE COMTE.

Pas du tout, mais c'est égal. J'ai expliqué ton départ comme j'ai pu. Il n'était pas adroit de t'en aller.

AGÉNOR.

Je n'ai pas perdu mon temps.

LE COMTE.

Qu'as-tu fait ?

AGÉNOR.

J'avais appris, par hasard, aujourd'hui, que madame Donis écrivait souvent à une dame Albanel, qui ne paraissait jamais.

LE COMTE.

Eh bien ?

AGÉNOR.

Eh bien ! je suis allé voir madame Albanel, cours d'Albret, 37.

LE COMTE.

Tu l'as vue ?

AGÉNOR.

Elle n'existe pas.

LE COMTE.

Ah !

AGÉNOR.

Je m'en doutais. Je n'ai trouvé au n° 37 qu'une jeune blanchisseuse nommée Angéline, très-piquante, ma foi ! J'ai compris qu'elle causerait volontiers. Elle m'a tout dit ; elle ne savait rien ; j'en ai conclu que les lettres devaient être remises par le facteur à une autre adresse.

LE COMTE.

Et alors ?

AGÉNOR.

Alors j'ai écrit au directeur des postes : « Monsieur le directeur, madame Albanel, qui est rentrée à son domicile, demande qu'on lui renvoie dorénavant ses lettres à son adresse, cours d'Albret, 37, veuve Albanel. » Je l'ai faite veuve.

LE COMTE.

Ce n'est pas maladroit, cela.

AGÉNOR.

Et j'ai attendu chez Angéline, qui jurait de m'aimer toujours. Lorsque le facteur a paru : « Madame Albanel ? — C'est moi. » Je découpe proprement l'enveloppe, — tout est précieux dans ces cas-là, — et je trouve un billet de madame Donis.

LE COMTE.

Ah bah !

AGÉNOR.

Très-compromettant. (H. H.) « Je vous ai écrit hier. Vous ne venez pas. Ma lettre s'est-elle égarée ? Rassurez-moi vite. Je veux encore vous redire que je vous aime, que je n'ai jamais aimé et que je n'aimerai que vous. »

LE COMTE.

Et ce tendre billet était pour M. de Mériolle ?

AGÉNOR.

Absolument. Je l'ai vu, M. de Mériolle; il est très-discret, ce garçon-là, mais il est encore plus amoureux. Je suis fixé.

LE COMTE.

Comment t'expliques-tu que la vertueuse madame Donis...

AGÉNOR.

Aime ce joli garçon? Parce qu'elle est vertueuse. Il n'y a que les femmes vertueuses qui aiment; les autres se laissent aimer.

LE COMTE.

Je ne l'accuse pas. — Mais je n'apprécie pas bien l'importance de la découverte. Veux-tu abuser d'une lettre de femme?

AGÉNOR.

Oh! mon père, pour qui me prenez-vous? J'en userai seulement.

LE COMTE.

Veux-tu menacer madame Donis?

AGÉNOR.

Ce serait odieux, et cela ne réussit jamais.

LE COMTE.

Alors, que feras-tu?

AGÉNOR.

Je ferai des prodiges de délicatesse.

LE COMTE.

Toi?

AGÉNOR.

Moi, votre fils... Et je ne demande qu'à causer un instant avec madame Donis.

LE COMTE.

Je voudrais bien savoir ce que tu lui diras.

AGÉNOR.

Je vous le raconterai après. — La voici.

SCÈNE IX.

LE COMTE, AGÉNOR, MADAME DONIS,
MÉRIOLLE, ADÉLAÏDE.

MADAME DONIS.

Ah! la délicieuse valse!

AGÉNOR.

Vraiment, monsieur de Mériolle est un incomparable valseur.

MÉRIOLLE.

Vous me flattez!

AGÉNOR.

Non, non, vous me rendez modeste. (A madame Donis.) Et je n'oserais, madame, vous demander une valse... mais le prochain quadrille?

Mériolle sort.

MADAME DONIS.

J'étais décidée à ne pas le danser.

AGÉNOR.

Vous ne le danserez pas. Je vous demande seulement cinq minutes d'entretien.

MADAME DONIS.

Très-volontiers, monsieur.

LE COMTE, à Adélaïde qui passe.

Mademoiselle, si un danseur grisonnant ne vous effraye pas?

ADÉLAÏDE.

Oh! non, monsieur. (Il lui offre son bras.) Merci, monsieur.

SCÈNE X.

AGÉNOR, MADAME DONIS.

AGÉNOR.

Vous m'excuserez peut-être, madame, de vous avoir retenue, quand je vous aurai dit qu'il s'agit du bonheur de ma vie et que ce bonheur dépend de vous.

MADAME DONIS.

De moi ! Je crois, monsieur, que vous vous trompez absolument.

AGÉNOR.

Non, madame. Mon père vient de demander pour moi à M. Donis la main de sa fille.

MADAME DONIS.

Vous oubliez, monsieur, que je ne suis pas la mère de Marthe.

AGÉNOR.

Une belle-mère telle que vous, madame, est une mère.

MADAME DONIS.

Non. Si j'ai pris la place d'une autre dans cette maison, je ne l'ai pas prise dans le cœur de ma belle-fille ; je n'ai pas le droit de la prendre dans la direction de sa vie.

AGÉNOR.

Cependant mademoiselle Donis n'a que vous au monde.

MADAME DONIS.

Elle a son père.

AGÉNOR.

Mais rien ne peut remplacer la tendresse d'une femme, et c'est parce que je vous connais, madame, c'est parce que je vous sais bonne et indulgente, que je m'adresse à vous.

MADAME DONIS.

J'espérais, monsieur, que vous auriez compris le scrupule que j'éprouve à m'occuper du mariage de Marthe.

AGÉNOR.

C'est me dire que je ne dois pas compter sur votre appui?

MADAME DONIS.

Il n'y a rien dans ma réserve qui vous soit personnel.

AGÉNOR.

J'aime mademoiselle Donis, je l'aime avec passion. Renoncer à elle serait maintenant pour moi une douleur au-dessus de mes forces. Je sais que mon sort dépend de vous, je le sais. Et cependant je me tairais s'il ne s'agissait que de moi, mais il s'agit de mademoiselle Marthe, et quels que soient vos sentiments à son égard, j'ai un secret que je ne peux confier qu'à vous, madame, à vous seule.

MADAME DONIS.

Que voulez-vous dire?

AGÉNOR.

Je vous supplie avant tout de vous bien persuader que ma pensée n'ira jamais au delà de mes paroles. Je n'ai pu voir votre intérieur si pur, si heureux, si calme, sans l'envier et sans désirer y entrer. C'est une impression que rien ne saurait altérer.

MADAME DONIS.

Je vous avoue, monsieur, que vous m'intriguez beaucoup.

AGÉNOR.

Mademoiselle Marthe a perdu sa mère très-jeune, et comme vous venez de me le dire, elle ne vous a pas permis de remplacer celle qui devait la diriger. J'ai assez vu mademoiselle Donis pour savoir que la délicatesse et l'élévation de ses sentiments suffiraient à la défendre, mais un cœur de dix-sept ans a des entraînements qui ne sont pas sans danger.

MADAME DONIS.

J'exige à présent que vous précisiez.

AGÉNOR.

Je le ferai. Vous me permettrez seulement de ne pas nommer les personnes qui ont cru me servir.

MADAME DONIS.

En calomniant mademoiselle Donis !

AGÉNOR.

Il n'y a ni calomnie, ni accusation. Quelle est la jeune fille qui n'a pas cru aimer et aimer pour toujours un amoureux oublié le lendemain ? On peut reprocher à mademoiselle Marthe une imprudence qu'elle n'aurait pas commise assurément si elle avait eu sa mère. Elle a écrit.

MADAME DONIS.

Marthe !

AGÉNOR, vivement.

Oh ! rien de grave pour une jeune fille, et je ne veux pas vous donner le temps de vous effrayer. Voici sa lettre.

MADAME DONIS, stupéfaite.

Ah !

AGÉNOR.

Je n'ai pas cru devoir la montrer à M. Donis.

Il la reprend des mains de madame Donis interdite.

MADAME DONIS.

Vous la reprenez ?

AGÉNOR.

Vous vous croiriez peut-être obligée de la lui donner. Je ne voudrais pas coûter une larme à mademoiselle Marthe. Je brûlerai ce billet. Vous voyez, madame, que je ne pouvais m'adresser qu'à vous.

MADAME DONIS.

Oui, monsieur, je le vois.

AGÉNOR.

Mais vous comprenez en même temps qu'il vous serait bien difficile de garder l'attitude réservée que vous avez prise. Mademoiselle Marthe court un danger. Celui qu'elle aime ne peut pas l'épouser, évidemment ; sans cela il aurait demandé sa main.

MADAME DONIS.

Oui, monsieur, vous avez raison.

AGÉNOR.

Je n'ajouterai qu'un mot. Je ne suis pas assez présomptueux pour prétendre que je mérite plus qu'un autre mademoiselle Donis, mais je jure que personne ne l'aime plus que moi. Voici M. de Mériolle ; il vous répétera ce que je lui disais ce soir, et si je le croyais influent, je le supplierais de plaider ma cause.

MÉRIOLLE, qui vient d'entrer.

Je la plaiderai, mon cher vicomte.

AGÉNOR.

Je ne veux pas alors que ma présence vous gêne. Pardonnez-moi, madame ; le quadrille est depuis longtemps fini.

Il sort.

SCÈNE XI.

MADAME DONIS, MÉRIOLLE, puis LATASTE,
puis MADAME DE CHEYLUS.

MÉRIOLLE.

Il est tout à fait aimable, ce cher vicomte, et je ne sais pourquoi il m'a pris en amitié au point de me confier ses projets les plus intimes. (Regardeot madame Donis, qui est prête à défaillir.) Qu'est-il arrivé ?

MADAME DONIS, violemment.

Où est la lettre que je vous ai envoyée aujourd'hui ?

MÉRIOLLE.

Je ne l'ai pas encore reçue.

MADAME DONIS.

Allez la demander à M. de Sainte-Austreberthe.

MÉRIOLLE.

Votre lettre ?

MADAME DONIS.

Il me l'a montré !

MÉRIOLLE.

Lui ?

MADAME DONIS.

En affectant de croire qu'elle était de Marthe. Je l'ai touchée, je l'ai lue.

MÉRIOLLE.

Eh bien ?

MADAME DONIS.

Et je n'ai pas osé la garder de peur de me trahir, comme si j'avais encore quelque chose à lui apprendre !

MÉRIOLLE.

Comment s'est-il emparé de cette lettre ? quel est son but ? que veut-il ?

MADAME DONIS.

Il veut épouser mademoiselle Donis, et c'est sur ma complicité qu'il compte.

MÉRIOLLE.

Ce serait indigne.

MADAME DONIS.

C'est ainsi. Il ne me parlait que de Marthe, de Marthe seule ; rien dans sa voix, rien dans son regard ne le trahissait, et sous chacune de ses paroles, je sentais une menace.

MÉRIOLLE.

Je ne permettrai à personne de vous menacer. J'irai le trouver.

MADAME DONIS.

Que lui direz-vous? De quoi vous plaindrez-vous? à quel titre? Je suis perdue...

MÉRIOLLE.

Vous!

MADAME DONIS.

Vous ne comprenez pas que c'est horrible! mon honneur est entre les mains de cet homme! mon existence lui appartient. J'ai subi un entraînement. J'ai commis une faute. Que de fois j'en ai rougi seule! Et ma honte serait publique, et ce nom que tout le monde respecte serait méprisé! Et mon mari, mon mari apprendrait... Non, non, demain vous m'aurez rendu toutes mes lettres.

MÉRIOLLE.

Que me demandez-vous?

MADAME DONIS.

Demain, dans le parc, à deux heures. Et jusqu'à ce moment-là je ne vivrai pas!

MÉRIOLLE.

Vous ne voulez plus que je vous revoie?

MADAME DONIS.

Non, non, il me semble à présent que tout m'accuse, laissez-moi!

MÉRIOLLE.

Je ne peux pas vous quitter ainsi.

MADAME DONIS.

Je vous en supplie, laissez-moi!

MÉRIOLLE.

Silence! on vient.

LATASTE.

Cher ami, un vis-à-vis!

MÉRIOLLE.

Non, je ne danse pas.

Il sort, Lataste aussi.

MADAME DE CHEYLUS.

Je suis ravie de ma soirée. Je rallie vingt voix au gouvernement.

Elle sort, entraînant Boistétu.

MADAME DONIS, seule.

C'est mon honneur maintenant qu'il faut défendre. Cet homme me rendra ma lettre lorsqu'il sera le mari de Marthe. Eh bien! que Marthe épouse M. de Sainte-Austreberthe! Ai-je à me préoccuper de mademoiselle Donis?... Mon maril avec sa fille!

SCÈNE XII.

DONIS, MADAME DONIS, MARTHE.

MARTHE, entrant galement avec son père.

N'essaye pas de me tromper; tu as ta bonne figure des jours où tu es très-content. Tu vas m'apprendre quelque chose d'heureux.

DONIS.

Peut-être bien! (Allant à madame Donis.) Ah! je vous cherchais, ma chère amie. Vous avez causé avec le vicomte de Sainte-Austreberthe?

MADAME DONIS, très-troublée.

Un instant.

DONIS.

Comment l'avez-vous trouvé?

MADAME DONIS.

Je l'ai trouvé mieux.

DONIS, avec jolie.

Vous êtes revenue sur votre première impression ?

MADAME DONIS.

Oui.

DONIS.

J'en étais sûr. Approche-toi, Marthe. Je veux que ta belle-mère, dont tu ne peux mettre en doute l'affection, assiste à notre entretien.

MARTHE.

Oh ! voilà maintenant que tu prends un air solennel qui m'effraye.

DONIS.

Ce que je vais te dire pourtant n'a rien d'effrayant. On m'a demandé ta main.

MARTHE.

Oh ! papa, je t'en prie, ne plaisante pas.

DONIS.

Dieu me garde de plaisanter !

MARTHE.

On a demandé ma main... Qui nous fait encore cet honneur ?

DONIS.

Le vicomte de Sainte-Austreberthe.

MARTHE.

Ah ! qu'as-tu répondu ?

DONIS.

J'ai répondu, selon l'usage, que je te consulterais.

MARTHE.

Eh bien ! papa, puisque tu me consultes, je refuse.

DONIS.

Pourquoi ?

MARTHE.

Parce que ton candidat me déplaît.

DONIS.

Tu le connais à peine.

MARTHE.

Je le connais assez pour avoir une opinion.

DONIS.

Ce n'est pas là parler raisonnablement.

MARTHE.

C'est parler comme je pense.

DONIS.

Sais-tu bien quelle est la situation à Bordeaux du comte de Sainte-Austreberthe? Son fils peut prétendre aux alliances les plus brillantes. Il t'a distinguée.

MARTHE, le regardant avec inquiétude.

Tu as arrêté ce mariage dans ton esprit.

DONIS.

J'y trouve pour toi des garanties qui me séduisent.

MARTHE, allant à lui et le prenant dans ses bras.

Oh! cher père! tu m'aimes bien, je le sais, et tu me veux heureuse! crois-moi quand je te dis que je ne pourrai jamais aimer M. de Sainte-Austreberthe, et que je serais malheureuse, malheureuse à mourir si je devenais sa femme.

DONIS.

Qu'as-tu à lui reprocher ?

MARTHE.

Rien. Il ne me plaît pas. Et je ne suis pas seule à le juger

mal. (A madame Donis.) Voulez-vous, madame, répéter ce que vous disiez devant moi de M. de Sainte-Austreberthe?

DONIS, vivement.

Ta belle-mère est revenue sur sa première impression.

MARTHE.

Vous, madame?

MADAME DONIS.

Oui, j'en conviens.

MARTHE.

Vous me conseilleriez d'épouser M. de Sainte-Austreberthe?

MADAME DONIS.

Je n'ai pas à me prononcer.

DONIS.

Mais je réclame votre avis, au contraire. Vous savez quelle confiance m'inspire la sagacité de votre esprit, quelle estime j'ai pour votre caractère si ferme et si droit.

MADAME DONIS.

Je pourrais me tromper.

DONIS.

Vous ne vous trompez jamais. Je vous laisse avec Marthe ; sa résistance, que rien n'explique, me ferait perdre mon sang-froid. Ramenez cette tête folle à la raison. Dites-lui ce que vous pensez de ce mariage. Je m'en rapporte à votre décision.

SCÈNE XIII.

MADAME DONIS, MARTHE.

MARTHE.

Si vous m'avez trouvée injuste, si je vous ai offensée, je vous supplie, madame, de me pardonner ; je n'ai plus d'espoir qu'en vous.

MADAME DONIS.

Eh ! que puis-je ?

MARTHE.

Vous pouvez tout : vous venez d'entendre mon père, vous me défendez.

MADAME DONIS.

Et comment vous défendre ? Il faudrait m'expliquer vos répugnances pour M. de Sainte-Austreberthe.

MARTHE.

Mais, madame, on plait ou on déplaît sans raison, par sympathie, je ne sais comment, par une force supérieure ; vous direz à mon père qu'on ne peut pas prendre un mari sans l'aimer.

MADAME DONIS.

Il est bien difficile, à votre âge, de savoir quand on aimera et qui on aimera.

MARTHE.

Vous vous trompez.

MADAME DONIS.

Vous savez qui vous aimerez ? (Marthe baisse les yeux.) Vous aimez déjà ? (Marthe ne répond pas.) Parlez, Marthe. (Elle se tait.) C'est un aveu délicat, sans doute. Vous ne m'avez donné aucun droit de vous le demander.

MARTHE.

J'aime Philippe Heyrem.

MADAME DONIS.

Philippe ?

MARTHE.

Maintenant, madame, vous savez tout. Ayez pitié de moi !

MADAME DONIS.

Votre père ne permettra jamais ce mariage.

MARTHE.

Il le permettra si vous le voulez.

MADAME DONIS.

Moi ! Non, non, ne le croyez pas.

MARTHE.

Vous voyez bien, pourtant, que je ne puis pas accepter celui qu'on me propose. Vous êtes femme, vous me comprenez. Délivrez-moi de M. de Sainte-Austreberthe et je vous aimerai comme ma mère.

MADAME DONIS.

Pourquoi ne m'avez pas parlé ainsi plus tôt ? Pourquoi n'ai-je pas trouvé en vous l'affection que je cherchais ? J'aurais pu vous sauver alors. Vous m'auriez confié votre secret et j'aurais parlé à votre père ; je l'aurais décidé. Mais à présent je ne peux rien.

MARTHE.

Mon père attend votre décision : mon bonheur et celui de Philippe sont entre vos mains ; vous n'avez qu'un seul mot à dire.

MADAME DONIS.

Ah ! si vous saviez ce que vous me demandez !

MARTHE.

Je vous ai dit que je vous aimerais comme ma mère. Croyez-vous que ma mère hésiterait ?

MADAME DONIS.

Marthe ! je ferai tout ce que je pourrai, tout, je vous le jure. Si M. de Sainte-Austreberthe savait que vous ne pouvez pas l'aimer, peut-être renoncerait-il à vous.

MARTHE.

Dites-le-lui, madame, je vous en prie.

MADAME DONIS.

Moi? non! non! Comment me croirait-il? Mais vous, si vous aviez ce courage!

MARTHE.

Je l'aurai.

MADAME DONIS.

Le voici.

MARTHE, effrayée, retenant vivement madame Donis.

Ne me quittez pas.

SCÈNE, XIV.

MADAME DONIS, MARTHE, AGÉNOR,
puis DONIS.

AGÉNOR, à Marthe.

Vous avez, mademoiselle, oublié un de vos danseurs, M. Lataste, qui est positivement désespéré.

MARTHE.

Je désirais, monsieur, vous demander un entretien qui m'est pénible, mais que je crois nécessaire. Mon père m'a appris que vous me faisiez l'honneur de demander ma main.

AGÉNOR.

Mademoiselle, j'ai demandé votre main parce que je vous aime.

MARTHE.

Monsieur!

AGÉNOR.

Pouvez-vous me supposer un autre sentiment? Je suis heureux alors de la présence de madame Donis, qui me permet de vous le dire sans blesser les convenances. Je vous aime.

MARTHE.

Moi, monsieur, j'allais vous dire que je n'ai pas l'intention de me marier en ce moment.

AGÉNOR.

Alors, mademoiselle, j'attendrai.

MARTHE.

Je dois ajouter que ce serait inutile.

AGÉNOR.

Je suis agréé par monsieur votre père ; vous ne me connaissez pas encore, et vous refusez même de m'entendre. Il faut donc qu'on vous ait prévenue contre moi.

MARTHE.

Je vous affirme, monsieur, que je parle spontanément.

AGÉNOR.

Hélas ! mademoiselle, madame Donis vous dira quelles étaient mes appréhensions, mais elle sait quelle impression vous avez produite sur moi ; elle sait avec quelle joie j'entrerai dans cette maison. Et il faut qu'elle m'ait jugé bien digne de vous, puisqu'elle a daigné encourager mes espérances.

MARTHE, stupéfaite.

Vous, madame !

AGÉNOR.

Elle sait que pour vous obtenir je ne reculerai devant rien. Une passion comme la mienne excuse tout. Laissez-moi donc compter, pour vaincre vos résistances, sur l'autorisation de monsieur votre père, sur l'appui de madame Donis, et un peu sur moi-même, quand on vous aura appris à me connaître.

MARTHE.

Vous ne répondez pas, madame ?

MADAME DONIS.

Monsieur espère qu'il triomphera de vos hésitations ; je ne peux pas lui enlever cette espérance.

AGÉNOR.

Je vous en remercie, madame.

MARTHE.

Oubliez donc, madame, ce que je vous ai dit tout à l'heure. Je ne compterai plus, pour me défendre, que sur moi-même.

MADAME DONIS, à part.

Quelles que soient ses douleurs, elle ne souffrira jamais ce que je souffre.

DONIS, revenant.

Eh bien ! Marthe. (Apercevant Agénor.) Vicomte !

Il les regarde tous les trois avec étonnement.

AGÉNOR, allant à lui, tandis que Marthe et madame Donis, embarrassées l'une et l'autre, restent au fond sans se parler.

Je remercie madame Donis, qui a bien voulu parler en ma faveur. Mais si mademoiselle Marthe avait déjà fait un choix ?

DONIS.

Ma fille ?

AGÉNOR.

Rien ne serait plus naturel. Et moi aussi peut-être, avant de me déclarer, j'aurais pu profiter de ce que j'étais accueilli dans votre maison pour essayer d'arriver au cœur de mademoiselle Donis.

DONIS.

Que voulez-vous dire ?

AGÉNOR.

Mais j'aurais cru indigne de vous et de moi ce moyen peu délicat vis-à-vis d'une jeune fille de dix-sept ans.

DONIS.

Vous supposez ?..

AGÉNOR, allant à madame Donis.

Voulez-vous me permettre, madame, de vous offrir mon bras ?

Madame Donis s'incline sans rien répondre. — Ils sortent.

SCÈNE XV.

MARTHE, DONIS.

DONIS.

Marthe, tu ne m'as jamais menti.

MARTHE.

Et je ne vous mentirai jamais.

DONIS.

Tu aimes quelqu'un ?

MARTHE.

Oui, mon père.

DONIS.

Et tu hésites à le nommer ?

MARTHE.

Oh ! non, car il est digne de vous et de moi : c'est monsieur Heyrem.

DONIS.

Philippe ?

MARTHE.

Oui.

DONIS.

Il a osé ?... Il t'a dit qu'il l'aimait ?

MARTHE.

Il me l'a dit.

DONIS.

Et toi ?... (A un valet qui passe.) Priez M. Heyrem de venir me parler.

MARTHE.

Que veux-tu faire ?

DONIS.

Je ne contraindrai pas ta volonté pour te faire prendre un

mari qui ne plairait qu'à moi ; mais je fermerai ma maison à M. Heyrem, et je te défends de le revoir.

MARTHE.

Mon père!

Philippe paraît.

DONIS.

Je te le défends!

Marthe sort désespérée. Philippe la regarde interdit.

SCÈNE XVI.

DONIS, PHILIPPE.

DONIS.

J'avais pour vous l'amitié d'un père.

PHILIPPE.

Croyez bien que je vous en garderai toujours la plus profonde reconnaissance.

DONIS.

Vous en avez profité pour vous faire aimer de ma fille.

PHILIPPE.

L'amour que je ressens n'est pas de ceux que l'on hésite à avouer. J'ai subi un charme auquel personne n'aurait résisté, et quand je me suis aperçu de ma passion, je n'avais plus à lutter, j'aimais mademoiselle Donis.

DONIS.

Et vous en étiez aimé? Savez-vous le nom qu'il faut donner à ceux qui s'introduisent dans une maison pour y capter le cœur d'une riche héritière?

PHILIPPE.

Oh! vous ne croyez pas cela? Vous ne m'accusez pas de

cet horrible calcul? Je vous comprends mal. — Ce n'est pas cela que vous voulez dire?

DONIS.

Pourquoi n'êtes-vous pas venu m'avouer la vérité, comme c'était le devoir d'un homme loyal? L'amitié que je vous témoignais vous rendait cette démarche plus facile qu'à un autre. Voyons, pourquoi?

PHILIPPE.

Je n'entends plus. — Je n'écoute plus. — Je n'ai ni excuses, ni explications à vous donner; mais regardez-moi, ne lisez-vous pas dans mes yeux que votre accusation est odieuse? Regardez-moi, je vous en conjure, et votre colère tombera; vous ne trouverez plus qu'à me plaindre.

DONIS.

Et ne faut-il pas me plaindre aussi, moi? Ne faut-il pas plaindre cette enfant qui avait un secret pour son père? Le mal est fait. Je n'ai plus qu'à le réparer; j'ai défendu à Marthe de vous revoir.

PHILIPPE.

Ah!

DONIS.

Et vous comprendrez que votre présence va devenir impossible dans cette maison, quand je vous aurai dit que Marthe doit épouser le vicomte de Sainte-Austreberthe.

PHILIPPE.

Lui! Vous ne consentirez pas à ce mariage?

DONIS.

J'ai donné ma parole.

PHILIPPE.

Il ne s'agit plus de moi, ne me comptez pas, je suis prêt à tous les sacrifices. Mais vous ne donnerez pas votre fille à M. de Sainte-Austreberthe, vous ne le connaissez pas, et

vous me laisserez bien vous dire ce qu'il est, d'où il vient, ce qu'il veut, en entrant dans cette maison qui est l'honneur même.

DONIS.

C'est un rival que vous accusez ! Quelle foi pourrai-je avoir en vos accusations ?

PHILIPPE.

Vous ne me permettrez même pas de sauver votre fille ?

DONIS.

N'ajoutez rien, monsieur. Je laisse à cet honneur, que vous discutez si sévèrement chez les autres, le soin de vous dicter votre conduite.

Il s'éloigne.

PHILIPPE.

Monsieur Donis ! (seul.) On me renvoie et je n'ai plus le droit de chercher à revoir Marthe, avec les sentiments qu'on me prête ! Que lui ont-ils dit, à elle ? Qu'a-t-elle répondu ? Qu'a-t-elle pensé ? C'est horrible ! horrible !

Il tombe éperdu sur un fauteuil.

SCÈNE XVII.

PHILIPPE, LE COMTE, AGÉNOR, puis MARTHE

AGÉNOR, revenant.

Ah ! l'ingénieur !

LE COMTE.

Sois prudent.

PHILIPPE, le voyant et se relevant brusquement.

Lui ?

LE COMTE.

Monsieur !

MARTHE, s'avançant et allant à Agénor.

Je n'ai, monsieur, qu'un mot à vous dire; je ne serai jamais votre femme.

AGÉNOR, souriant.

Elle veut que je l'adore!

ACTE QUATRIÈME

Salle basse ouvrant sur une terrasse par une large baie, au fond, avec vue sur le parc. — Porte à gauche; cheminée à droite; piano dans le pan coupé de gauche; porte dans le pan coupé de droite. — A gauche, un guéridon entre deux fauteuils; à droite, un canapé. — Chaises des deux côtés et au fond.

SCÈNE PREMIÈRE.

MARTHE, puis DONIS.

Marthe est assise devant un piano sans jouer.

DONIS, entre.

Tu es ici, c'est bien.

MARTHE.

J'aurais voulu rester dans ma chambre, tu m'as fait dire de descendre au salon : j'ai obéi.

DONIS.

Je t'ai permis hier de quitter le bal, j'ai prétexté que tu étais souffrante; mais tu ne peux pas me refuser aujourd'hui de recevoir les personnes qui viendraient au château.

MARTHE.

Je les recevrai.

DONIS.

J'attends messieurs de Sainte-Austreberthe; tu n'oublieras pas que le fils a été agréé par moi.

MARTHE.

Non, mon père.

DONIS, après une pause.

As-tu réfléchi?

MARTHE.

Réfléchi? — Non. — J'ai pleuré et j'espère encore que tu céderas à mes prières.

DONIS.

Je ne reviens jamais sur ce que j'ai dit.

MARTHE.

Si tu voulais m'écouter seulement!

DONIS.

Tu m'as déjà fait beaucoup de peine, épargne-moi le chagrin d'une discussion.

MARTHE.

C'est donc irrévocable?

DONIS.

Irrévocable.

Il se dispose à sortir au moment où madame de Cheylus paraît.

SCÈNE II.

MARTHE, DONIS, MADAME DE CHEYLUS,
puis MADAME DONIS et CLARA.

MADAME DE CHEYLUS, entrant vivement.

Monsieur Donis!

DONIS.

Madame de Cheylus!

MADAME DE CHEYLUS.

Vous êtes étonné de me voir arriver sitôt un lendemain de bal.

DONIS.

Sitôt? Il est près de deux heures.

MADAME DE CHEYLUS.

C'est que j'ai à parler à madame Donis.

DONIS.

Je vais vous l'envoyer, madame; je vous laisse avec Marthe.

Il sort.

MADAME DE CHEYLUS, à Marthe.

Comment vous trouvez-vous, ma chère enfant ?

MARTHE.

Je vais très-bien, madame.

MADAME DE CHEYLUS.

Et votre belle-mère, qui m'a paru souffrante ?

MARTHE.

Elle va mieux.

MADAME DE CHEYLUS.

Me permettez-vous de vous adresser une question très-indiscrète ?

MARTHE.

Je vous le permets.

MADAME DE CHEYLUS.

Est-ce que M. de Sainte-Austreberthe vous plait ?

MARTHE.

Non, non, madame.

MADAME DE CHEYLUS.

Oh ! ma belle enfant, comme vous êtes franche ! N'épousez jamais un homme politique. Voici votre belle-mère.

MADAME DONIS, entrent.

C'est une bonne fortune de vous voir aujourd'hui, chère madame.

MADAME DE CHEYLUS.

Je ne vous retiendrai pas longtemps. Il faut que je sois

à deux heures et demie à Pressac, pour visiter la salle d'asile.

MADAME DONIS, à Clara qu'elle aperçoit au fond.

Clara. (Bas.) Dans un quart d'heure vous viendrez dire que l'on me fait demander.

CLARA.

Oui, madame.

Elle sort.

MADAME DE CHEYLUS, à Marthe.

Maintenant, ma chère enfant, nous allons vous renvoyer. Nous avons à causer, votre belle-mère et moi, de choses très-graves.

MARTHE.

Bien, madame.

Elle sort.

SCÈNE III.

MADAME DE CHEYLUS, MADAME DONIS.

MADAME DONIS.

De choses graves? Qu'est-il arrivé?

MADAME DE CHEYLUS.

Chère madame, je suis désespérée.

MADAME DONIS.

Pourquoi?

MADAME DE CHEYLUS.

C'est moi qui ai mis monsieur Donis en relation avec le comte de Sainte-Austreberthe. J'ai patronné le fils auprès de vous, j'ai fait son éloge.

MADAME DONIS.

Eh bien, madame?

MADAME DE CHEYLUS.

Eh bien, j'ai eu des scrupules. Il m'est venu au bal quelques soupçons, le comte m'a paru un peu léger de caractère. J'ai fait part de mes scrupules au préfet. Il a télégraphié à Paris, et nous recevons sur messieurs de Sainte-Austreberthe des renseignements abominables.

MADAME DONIS.

Ah!

MADAME DE CHEYLUS.

Le père, bon homme, pas de sens moral, regarde l'honnêteté comme une carrière très-respectable, mais il en a suivi une autre. Le fils, couvert de dettes, joueur, débauché, et cœtera. Avec des détails que M. de Cheylus passait, — mais que je lisais par-dessus son épaule.

MADAME DONIS.

Ces renseignements sont-ils exacts ?

MADAME DE CHEYLUS.

Je voudrais bien voir qu'on trompât le préfet ! Le doute n'est pas possible. Mademoiselle Donis ne peut pas épouser M. de Sainte-Austreberthe.

MADAME DONIS.

Mais, madame, ce n'est pas à moi qu'il faut le dire.

MADAME DE CHEYLUS.

A qui donc ?

MADAME DONIS.

A M. Donis.

MADAME DE CHEYLUS.

Y pensez-vous ? M. Donis ne m'a pas chargée de prendre des renseignements, il pourrait me recevoir très-mal, et puis le préfet m'a fait jurer de me taire. Ces Sainte-Austreberthe sont très-influents et le fils est capable de tout. Mais moi, je ne recule jamais quand il faut réparer une

sottise. Mon devoir était de vous prévenir. C'est fait. Vous empêcherez ce mariage.

MADAME DONIS.

Moi ?

MADAME DE CHEYLUS.

Vous n'avez rien à craindre, vous, et d'ailleurs il s'agit de la fille de votre mari. Oh! ne me parlez pas de votre situation vis-à-vis de Marthe : vous ne devez pas hésiter à sauver cette enfant. D'ailleurs M. de Sainte-Austreberthe ne lui platt pas. Elle me l'a dit. Voici le père.

SCÈNE IV.

MADAME DE CHEYLUS, MADAME DONIS,
LE COMTE, puis AGÉNOR.

LE COMTE, entrant.

Mesdames. (Se retournant.) Tiens! mon fils me suivait. Le pauvre garçon n'a plus la tête à lui, il aura probablement aperçu mademoiselle Marthe à sa fenêtre. (Madame de Cheylus et madame Donis restent très-embarrassées et très-froides.) Vraiment, madame, ce parc de Château-Pignon est superbe, avec ses vieux arbres, ses grottes tapissées de lierre, ses chemins couverts, ses ruisseaux et ses cascades. Nous l'avons traversé à pied.

CLARA entre et va parler à madame Donis.

Madame!

MADAME DE CHEYLUS, vivement.

On vous demande ? Ne vous gênez pas pour moi. Je pars pour visiter une salle d'asile. Je reviendrai ce soir prendre des nouvelles de Marthe.

MADAME DONIS.

Vous me pardonnez aussi, monsieur de Sainte-Austreberthe, je vais faire prévenir M. Donis.

LE COMTE.

C'est inutile, madame, j'attendrai. (Madame Donis sort; il s'adresse à madame de Cheylus pour la retenir.) J'ai eu l'honneur, madame, de voir ce matin M. de Cheylus pour affaires. J'ai trouvé dans son cabinet M. Éphraïm... Éphraïm aîné, le père de la superbe brune que j'avais remarquée hier.

MADAME DE CHEYLUS.

Oui, oui, elle est très-belle, mademoiselle Éphraïm. (A part.) S'il pouvait la donner à son fils!

LE COMTE.

On a fait courir certains bruits...

MADAME DE CHEYLUS.

Je parierais qu'ils sont faux.

LE COMTE.

Ils doivent être faux!

MADAME DE CHEYLUS.

C'est une de ces femmes qui flattent un mari.

LE COMTE.

Et un mari flatté n'est jamais à plaindre.

MADAME DE CHEYLUS.

Excellente musicienne, parle plusieurs langues, a de l'esprit et de nombreux millions.

LE COMTE.

C'est un parti magnifique.

MADAME DE CHEYLUS.

Vingt-trois ans, tout au plus.

LE COMTE.

Un peu trop jeune peut-être...

MADAME DE CHEYLUS, étonnée.

Trop jeune?... vingt-trois ans?

LE COMTE.

C'est que je touche à la cinquantaine.

MADAME DE CHEYLUS.

Ah! (A part.) Comment, c'est pour lui?

LE COMTE.

Voici Agénor qui joue à cache-cache avec une touffe de rhododendrons. (Appelant.) Agénor!

MADAME DE CHEYLUS.

Ne le dérangez pas pour moi.

LE COMTE.

Mais si, madame, mais si... il aurait été désolé de ne pas vous voir.

AGÉNOR, entrant.

Vous m'appellez, mon père? — Ah! je suis heureux, madame, de pouvoir enfin vous exprimer toute ma reconnaissance.

MADAME DE CHEYLUS.

Oh! monsieur, n'exagérez pas.

AGÉNOR.

Je vous dois l'accueil gracieux que j'ai reçu dans ce château. Je ne l'oublierai jamais.

MADAME DE CHEYLUS.

Soyez bien persuadé que vous ne me devez rien. Monsieur votre père vous dira que je me retirais quand vous êtes entré.

AGÉNOR.

Permettez-moi, madame, de vous offrir mon bras.

MADAME DE CHEYLUS.

Non, non, je suis en retard et je me sauve. (A la porte, à part) Quand je pense à tout ce que j'ai lu par-dessus l'épaule du préfet!

Elle sort.

SCÈNE V.

LE COMTE, AGÉNOR.

Aussitôt que madame de Cheylus est partie, Agénor court au fond et regarde avec intérêt dans le parc.

LE COMTE, étonné.

Que cherches-tu dans le parc?

AGÉNOR.

Ne vous préoccupez pas.

LE COMTE.

Penses-tu toujours que nos affaires vont bien?

AGÉNOR.

On ne peut mieux.

LE COMTE.

Eh bien, moi, je trouve qu'on est extrêmement froid pour nous.

AGÉNOR, regardant toujours.

Vous vous arrêtez à des enfantillages.

LE COMTE.

Madame Donis prend des airs de madone éplorée, et madame de Cheylus elle-même me regarde de loin comme on regarderait un serpent à sonnettes. Je n'aime pas ça.

AGÉNOR.

Vous voulez qu'on se jette dans vos bras?

LE COMTE.

Je le préfère. Voilà une jeune fille qui t'a dit qu'elle ne serait jamais ta femme.

AGÉNOR.

Elle n'a pas osé le redire devant son père.

LE COMTE.

Si la plus riche des héritières me parlait ainsi, jamais je ne l'épouserais, entends-tu ? Je la subjuguerais peut-être, en usant de mes séductions naturelles...

AGÉNOR.

On séduit une femme, on ne séduit pas une jeune fille.

LE COMTE.

Chacun a ses procédés ; moi je plainrais ou je m'en irais.

AGÉNOR.

Et vous laisseriez Marthe à l'ingénieur ! Non, non, non ! A cette idée seule, tout mon sang bouillonne... Eh ! croyez-vous que ce héros de l'algèbre fera un mari agréable ? J'ai la conscience de valoir cent fois mieux que lui. J'ai des défauts qui n'ont jamais déplu. Je suis aimable, je suis gracieux, je suis prévenant et j'adorerai ma femme. Je l'adorerai.

LE COMTE.

Ma parole d'honneur ! je crois que tu es sincère.

AGÉNOR.

Certes, je le suis.

LE COMTE.

Je t'avoue que tu m'avais déconcerté, toi, avec ta lettre.

AGÉNOR.

Ah ! la lettre, elle va devenir inutile.

LE COMTE.

Ah ! tant mieux ! tant mieux !

AGÉNOR, qui regardait de temps en temps dans le parc.

Elle y était.

LE COMTE, étonné.

Qui?

AGÉNOR.

Marthe.

LE COMTE.

Où?

AGÉNOR, sans lui répondre.

Mon père, vous aurez été cause, sans vous en douter, d'une catastrophe épouvantable.

LE COMTE.

Une catastrophe, moi! Laquelle?

AGÉNOR.

Je vous ai quitté tout à l'heure.

LE COMTE.

Oui, je te cherchais.

AGÉNOR.

J'avais reconnu M. de Mériolle qui se glissait par une allée du parc vers le sentier de gauche.

LE COMTE.

Bordé de houx et d'aubépine folle?

AGÉNOR.

Très-touffus. Je me dissimule derrière un massif de rhododendrons, et quelques minutes après madame Donis, visiblement inquiète, se dirigeait du même côté.

LE COMTE.

Où est la catastrophe?

AGÉNOR.

Attendez donc! Je me dresse sur la pointe des pieds et j'aperçois mademoiselle Donis.

LE COMTE.

Ah bah !

AGÉNOR.

Qui revenait de ce même sentier d'aubépine. Je me dis : Mes amoureux l'ont échappé belle. Je me montre. Mademoiselle Marthe lève les yeux, me reconnaît, et immédiatement elle retourne sur ses pas.

LE COMTE.

Elle voulait te fuir.

AGÉNOR.

J'en ai peur... Mais elle allait surprendre sa belle-mère avec M. de Mériolle.

LE COMTE.

Tu l'as fait exprès ?

AGÉNOR.

Je vous jure que non, et, au contraire, je me précipitais pour l'arrêter, quand vous m'avez appelé. Elle vient, elle vient, pâle comme une morte... elle sait tout.

LE COMTE.

Cet enfant a appris que la femme de son père...

AGÉNOR.

Jamais elle ne l'aurait su, s'il avait été en mon pouvoir de le lui cacher.

LE COMTE.

Mais, dans un premier mouvement d'indignation, elle peut perdre sa belle-mère.

AGÉNOR.

Soyez tranquille, je sauverai madame Donis.

LE COMTE.

A la bonne heure. Je reconnais mon sang.

AGÉNOR.

Laissez-moi seul.

LE COMTE.

Tu veux la voir en ce moment ?

AGÉNOR.

Il le faut bien. Allez à Bordeaux, je vous excuserai ; vous reviendrez plus tard.

LE COMTE.

Le sujet est délicat à traiter.

AGÉNOR.

De pareilles découvertes mûrissent vite les jeunes filles.

LE COMTE.

Agénor, sois chevaleresque, une fois dans ta vie.

AGÉNOR.

Je le serai, mon père.

LE COMTE.

C'est bien.

AGÉNOR.

Mais laissez-moi.

Le comte sort.

SCÈNE VI.

AGÉNOR, MARTHE.

Marthe entre très-troublée, sans voir Agénor. Elle va traverser.

Agénor l'arrête.

AGÉNOR.

Mademoiselle !

MARTHE.

Monsieur de Sainte-Austreberthe !

AGÉNOR.

Je voulais vous retenir quand vous m'avez fui.

MARTHE.

Me retenir !

AGÉNOR.

Je voulais vous empêcher d'aller vers ce sentier.

MARTHE.

Vous savez ?

AGÉNOR.

Je sais tout.

MARTHE.

Vous ?

AGÉNOR.

Et si j'ai le courage de vous le dire, c'est pour vous supplier d'être calme... Il y va du repos de celui que vous aimez le plus au monde.

MARTHE.

Oui, monsieur, oui, je serai calme.

AGÉNOR.

Je sacrifierai tout pour épargner une douleur à l'homme qui m'a accueilli avec tant de bonté.

MARTHE.

Croyez-vous que je ne suis pas prête à me sacrifier aussi ?

AGÉNOR.

Ce terrible secret n'est connu que de nous deux.

MARTHE.

En êtes-vous sûr ?

AGÉNOR.

J'en suis sûr. Il me semble que votre famille est devenue la mienne, par l'affection que je lui ai vouée. Comme vous, j'ai été atterré ; comme vous, j'ai pensé à la désolation, au désespoir de votre père, s'il apprenait la vérité.

MARTHE.

Il en mourrait !

AGÉNOR.

Nous ne devons avoir qu'un but, un seul : veiller à ce que M. Donis ne découvre jamais cet effroyable mystère, puisque nous ne pouvons faire plus. Vous n'êtes qu'une jeune fille et je ne suis, moi, qu'un étranger.

MARTHE.

Eh! que feriez-vous?

AGÉNOR.

Si vous étiez ma femme, l'honneur de votre père serait le mien, et j'aurais le droit de le défendre. Il faut chasser de cette demeure celui qui a apporté le scandale et, quel que soit votre mari, ce sera son premier devoir quand vous lui aurez confié...

MARTHE.

Jamais, jamais je ne dirai à personne ce que je sais, à personne au monde, et je ne sais comment j'ai la force de vous entendre.

AGÉNOR.

J'avais vu un avertissement de la Providence qui nous réunissait dans la même pensée, je veux dire dans la même douleur. J'avais été assez heureux déjà pour empêcher une lettre de s'égarer.

MARTHE, avec effroi.

Une lettre! — Que vous avez?

AGÉNOR.

Je vois, mademoiselle, qu'on vous a donné de moi une bien triste opinion. Je devine à votre effroi que vous me croyez capable de me servir de ce billet, en y cherchant une arme peut-être. Le voici! permettez-moi de le brûler devant vous.

Il brûle le billet.

MARTHE, très-émue.

Je vous remercie.

AGÉNOR, avec une émotion calme.

J'ai accompli un devoir en vous conseillant la prudence, mais je ne veux pas prolonger un entretien douloureux. Ces secrets terribles ne sont pas faits pour une jeune fille de votre âge. (En sortant.) Je vous plains de toute mon âme.

SCÈNE VII.

MARTHE, DONIS.

Marthe, très-troublée, ne contient plus son émotion. Donis entre ; elle essuie vivement ses yeux et va se jeter dans ses bras.

MARTHE.

Oh! cher père! pardonne-moi la peine que je t'ai faite.

DONIS, étonné.

Marthe!

MARTHE.

Si tu savais comme je me repens! Si tu savais en ce moment comme je t'aime!

DONIS.

J'étais sûr que tu me reviendrais.

MARTHE.

Je ferai ce que tu voudras, toujours. Je ne te désobéirai jamais; je n'aurai plus d'autre volonté que la tienne.

DONIS.

Ah! tu ne sais pas quelle joie tu me donnes. Tu ne devinait pas tout à l'heure; en me voyant sévère, que je souffrais encore plus que toi. (Marthe fait un mouvement.) Mais tout est oublié. J'ai retrouvé ma petite Marthe que j'ai élevée avec tant de soin, qui pendant de longues années a été ma seule consolation; ma petite Marthe si tendre pour son père et si confiante! Tu me racontais tous les matins ce que tu avais fait la veille.

MARTHE.

Comme nous étions heureux ! mais ce bonheur reviendra. Je ne penserai plus qu'à toi... Je ne vivrai que pour toi, et si jamais il t'arrive un chagrin, tu te diras : Oui, c'est bien triste, mais j'ai ma fille.

DONIS.

Oui, j'ai ma fille ; mais je ne peux pas le garder toujours, ce serait d'un père égoïste, mon devoir est de te marier.

MARTHE.

Je prendrai le mari que tu m'as choisi, et je n'y mettrai qu'une condition, c'est qu'il me laissera près de toi, toujours, toujours.

DONIS.

Ce serait facile à M. de Sainte-Austreberte. Voilà surtout en quoi il me plaisait plus qu'un autre. A présent que tu t'es soumise, Marthe, je ne te parlerai plus comme un père, mais comme un ami. Je t'avais priée de ne pas juger le vicomte sans le connaître, mais si pourtant il ne devait pas te plaire...

MARTHE.

Il me plaît, puisqu'il te plaît.

DONIS.

Je ne veux pas que tu te décides ainsi. Nous prendrons le temps nécessaire.

MARTHE.

C'est inutile, je suis décidée.

DONIS.

Est-ce bien sincère ?

MARTHE.

Bien sincère.

DONIS.

Tu reconnais que je ne pouvais pas donner ma fille à M. Heyrem ?

MARTHE.

Oui, mon père, je le reconnais. Mais je te demanderai une grâce.

DONIS.

Laquelle ?

MARTHE.

Je voudrais annoncer moi-même à Philippe que je consens à épouser M. de Sainte-Austreberthe.

DONIS.

Je te le permets. C'est te prouver quelle confiance j'ai en ta loyauté de jeune fille. J'étais hier sous le coup de la colère et de l'indignation. J'ai été cruel peut-être envers Philippe; je désire que tu adoucisses pour lui l'amertume de mes reproches. Je vais l'envoyer chercher.

Il fait quelques pas pour sortir et aperçoit madame Donis.

SCÈNE VIII.

MARTHE, DONIS, MADAME DONIS.

DONIS.

Entrez, chère amie, j'ai une grande et bonne nouvelle à vous annoncer.

MADAME DONIS.

Pour vous ?

DONIS.

Pour nous tous. — Marthe est décidée.

MADAME DONIS.

A quoi ?

DONIS.

Elle épouse M. de Sainte-Austreberthe.

MADAME DONIS.

C'est à vos instances qu'elle s'est rendue ?

DONIS.

Mais non, pas du tout. C'est elle qui s'est jetée dans mes bras, en me jurant qu'elle m'obéirait toujours et en me demandant pardon d'avoir pu me causer un chagrin.

MADAME DONIS, étonnée.

Ah!

DONIS.

C'est charmant, ce que tu as fait là, fillette. J'ai été si étonné d'abord, si ému, que je ne te l'ai pas assez dit : c'est charmant.

MADAME DONIS.

Ne craignez-vous pas que Marthe ait cédé à un mouvement irréfléchi ?

MARTHE.

Vous vous trompez, madame, je n'ai pas agi sans réflexion, et je sais bien ce que j'ai fait; je ne suis plus une enfant.

MADAME DONIS.

Voulez-vous me laisser avec elle ?

DONIS.

Volontiers. Qu'aurai-je à envier entre une femme comme vous et une fille comme elle ? Voilà réuni tout ce que j'aime.

Il est entre elles deux et a mis la main de Marthe dans celle de madame Donis. Puis il s'éloigne.

SCÈNE IX.

MARTHE, MADAME DONIS.

MADAME DONIS.

Vous avez dit hier que vous ne pouviez plus compter que sur vous-même. Vous vous trompez. Vous avez toujours en moi une amie, au moins, — la meilleure des amies. — Qui vous a décidée à revenir sur votre résolution ?

MARTHE.

Rien.

MADAME DONIS.

Vous aviez juré que vous ne seriez pas la femme de M. de Sainte-Austreberthe?

MARTHE.

Oui, madame.

MADAME DONIS.

Un pareil changement ne s'est pas fait en vous sans motif. Vous ne me répondez pas?

MARTHE.

Je me suis rappelé ce qu'avait toujours été mon père, si confiant, si dévoué, si généreux, si tendre. J'ai pensé que ma résistance l'attristait, et je lui ai demandé pardon de lui avoir causé un chagrin.

MADAME DONIS.

Mais vous aviez hier la même affection pour votre père, vous saviez comme aujourd'hui que votre résistance l'affligeait, et cependant vous résistiez.

MARTHE.

Pourquoi m'interrogez-vous, madame, si vous ne voulez pas croire ce que je vous dis?

MADAME DONIS.

C'est que vous ne savez pas mentir, Marthe, et que je comprends bien le sacrifice que vous faites en acceptant M. de Sainte-Austreberthe.

MARTHE.

Et quand je ferais un sacrifice, est-ce à vous de m'en blâmer?

MADAME DONIS.

Mais vous interprétez mal les intentions de votre père, si vous supposez qu'il voudrait vous contraindre à un mariage qui vous déplairait absolument.

MARTHE.

Non, madame, je ne me suis pas trompée sur les intentions de mon père.

MADAME DONIS.

Si vous saviez, Marthe, comme je voudrais vous voir confiante envers moi ! Si vous saviez comme votre froideur me désole ! Je n'ai pas pu vous servir comme je l'aurais voulu, hier. Vous ne devez pas me le reprocher, je vous le jure. Vous veniez de me dire que vous m'auriez aimée comme votre mère.

MARTHE, vivement.

Ne répétez pas ce mot.

MADAME DONIS.

Marthe ! Oh ! comme vous me détestez ! Je n'étais pas maîtresse de ma volonté ; mais aujourd'hui, je braverai tout. — Si je vous disais que je vous délivrerai de cet homme ?

MARTHE.

Il serait trop tard, madame, j'ai donné ma parole à mon père.

MADAME DONIS.

Mais si c'est votre père lui-même qui s'oppose à ce mariage ?

MARTHE.

Ne faites pas cela.

MADAME DONIS.

Pourquoi ?

MARTHE.

Parce qu'il faut à présent que je sois la femme de M. de Sainte-Austreberthe.

MADAME DONIS.

Il faut ?

MARTHE.

Oui, madame.

MADAME DONIS.

Il faut? Que s'est-il donc passé? Regardez-moi. Quel est ce secret que vous me cachez?

MARTHE.

Pourquoi cherchez-vous un secret?

MADAME DONIS.

Si je vous disais : Marthe, vous épouserez Philippe.

MARTHE.

Je refuserais.

MADAME DONIS.

Vous refuseriez! Pourquoi?

MARTHE.

Parce que ce n'est pas la volonté de mon père.

MADAME DONIS.

Mais si j'amenaï votre père à le désirer.

MARTHE.

Cela ne changerait rien à ma résolution.

MADAME DONIS.

Mais si vous aimiez Philippe, pourtant! Vous l'aimez... tout me dit en vous que vous l'aimez. Pourquoi me repoussez-vous quand je vous dis que vous serez sa femme?

MARTHE.

C'est impossible.

MADAME DONIS.

Mais lui... lui qui vous aime! Vous ne songez donc pas à ce qu'il doit souffrir, à ce qu'il souffre?

MARTHE.

Ah! madame, vous me torturez.

Elle éclate en sanglots et peu à peu elle perd connaissance.

SCÈNE X.

MARTHE, MADAME DONIS, PHILIPPE.

PHILIPPE, entrant.

Marthe!

MADAME DONIS.

Ne vous effrayez pas, ce n'est rien, laissez-la pleurer.

PHILIPPE.

Mais vous voyez qu'elle souffre.

MADAME DONIS.

Oui, elle souffre, mais il n'y a rien à faire qu'à attendre.

MARTHE, sans avoir conscience de ce qu'elle dit.

Éloignez mon père! Emmenez mon père! — Non, pas là, ne va pas là, pas là!

MADAME DONIS.

Grand Dieu! Marthe, mon enfant!

MARTHE, de même.

Emmenez mon père!

MADAME DONIS, avec effroi, se rapprochant de Marthe
pour l'empêcher de parler.

Revenez à vous!

Marthe revient lentement à elle. — Elle ouvre les yeux démesurément, comme si elle cherchait à savoir où elle est. — Son regard tombe sur Philippe qui est à ses pieds. — Sa figure s'illumine.

MARTHE.

Philippe, vous êtes là? Alors ce n'est pas vrai, je rêvais. Je rêvais que mon père vous avait renvoyé, et que moi j'étais... j'étais forcée... (Elle voit madame Donis qui est à ses pieds de l'autre côté, et elle a instinctivement un mouvement de répulsion.) Ah!

Elle va vivement vers la droite.

MADAME DONIS, à part, avec déchirement.

Elle sait tout.

MARTHE, se redressant avec calme.

Je vous demande pardon, madame, mon père m'a permis de recevoir M. Heyrem. .

MADAME DONIS.

Je vous laisse, Marthe. Veillez sur elle, monsieur. (En sortant, à part.) Je n'avais pas prévu que j'aurais à baisser les yeux devant sa fille.

Elle sort très-émac.

SCÈNE XI.

PHILIPPE, MARTHE, puis MADAME DONIS.

PHILIPPE.

Que se passe-t-il ? Pourquoi vous ai-je trouvée tout en larmes ? Pourquoi madame Donis sort-elle plus émue encore et plus troublée que vous ?

MARTHE.

C'est que je l'ai effrayée. — Je suis restée un instant évanouie, n'est-ce pas ?... Ai-je parlé ?

PHILIPPE.

Vous avez prononcé quelques mots sans suite.

MARTHE.

Je ne me souviens plus. J'ai été si heureuse, en revenant à moi, de vous trouver là ! J'avais tout oublié.

PHILIPPE.

On m'a dit que M. Donis me faisait appeler. J'ai cru, moi aussi, que j'avais perdu la raison. Je suis accouru et j'entrais tout inquiet dans ce salon, où j'ai passé tant de journées heureuses !

MARTHE.

C'est moi qui ai demandé à vous voir.

PHILIPPE.

Votre père a été hier si injuste et si cruel !

MARTHE.

Il le reconnaît.

PHILIPPE.

Je lui avais déjà pardonné. Oui, j'ai eu tort de ne pas lui avouer que je vous aimais. Oui, j'ai eu tort de vous aimer, puisqu'il est possible de calomnier cet amour.

MARTHE.

Vous saviez bien que, moi, je l'avais compris.

PHILIPPE.

Cette pensée seule me soutenait.

MARTHE, l'interrompant.

Écoutez-moi bien, Philippe, vous me croirez, n'est-ce pas, si je vous dis que je n'ai pas changé et que je ne changerai jamais ?

PHILIPPE.

Que deviendrais-je si je ne pouvais pas vous croire ?

MARTHE.

Jurez-moi de me pardonner la douleur que je vais vous causer.

PHILIPPE.

Est-il une douleur plus grande que celles que j'ai déjà ressenties ?

MARTHE.

Oui.

PHILIPPE.

Ouij

MARTHE.

J'ai annoncé à mon père que je consentais à épouser M de Sainte-Austreberthe.

PHILIPPE.

Vous, vous ?

MARTHE.

Ne me questionnez pas, ne cherchez pas à comprendre.

PHILIPPE.

Est-ce vous que j'entends ?

MARTHE.

Je n'ai pas voulu qu'un autre vous apprit cette nouvelle. Je savais bien que vous vous indigneriez, mais il me semblait que là, en face de moi, et vos yeux dans les miens, vous n'auriez pas le courage de m'accuser.

PHILIPPE.

Je ne vous accuserai jamais ; vous subissez une contrainte à laquelle je saurai bien vous soustraire.

MARTHE.

Vous vous trompez. Je n'ai subi aucune contrainte. J'ai agi selon ma volonté.

PHILIPPE.

Vous êtes victime de quelque odieuse machination ; je le sens, je le vois, et je me tairais ! Mais vous ne seriez pas cette Marthe adorée à laquelle j'ai donné ma vie... J'irai trouver ce Sainte-Austreberthe.

MARTHE.

Oh ! non, non, ne le voyez pas, ne lui parlez pas.

PHILIPPE.

Je suis allé ce matin chez lui. Il ne m'a pas reçu, je l'attendrai.

MARTHE.

Que voulez-vous faire ? vous m'effrayez.

PHILIPPE.

Je ne veux pas que cet homme vous épouse. J'aurai le courage de vous quitter, de ne jamais vous revoir, de fu

cette maison où j'aurai laissé toute mon âme. Mais vivre avec la pensée que vous appartenez à M. de Sainte-Austreberthe! non, ce courage-là, je ne l'aurai pas. Je ne veux pas que vous soyez la femme de cet homme.

MARTHE.

Et moi, je le veux.

PHILIPPE.

Marthe, songez-vous à ce que vous dites ?

MARTHE.

J'ai des raisons pour le vouloir.

PHILIPPE.

Vous avez des raisons que vous ne pouvez pas me dire ?

MARTHE.

Je ne peux pas.

PHILIPPE.

Mais je ne me trompe pas à votre calme, je sens comme vous ce que vous souffrez, et je vous sauverai malgré vous.

MARTHE.

Je ne veux pas être sauvée, je ne veux pas que vous cherchiez. Je vous demande de me croire quand je vous jure que mon devoir est d'épouser M. de Sainte-Austreberthe. Je l'ai résolu ainsi, et rien au monde ne me fera changer.

PHILIPPE.

Alors, tout est fini ?

MARTHE.

Oui.

PHILIPPE.

Et c'est vous qui l'avez voulu ?

MARTHE.

Oui.

MADAME DONIS, entrant vivement.

Monsieur Heyrem, emmenez Marthe. Voici M. de Sainte-Austreberthe.

MARTHE et PHILIPPE.

Ahl

MADAME DONIS.

Je désire lui parler.

PHILIPPE, la regardant et ne pouvant maîtriser son émotion.

Ahl mon Dieu, madame, comme vous êtes pâle !

MADAME DONIS.

C'est sans doute parce que j'ai été effrayée tout à l'heure. Hâtez-vous. — M. de Sainte-Austreberthe va entrer. Je tiens à le voir et j'ai peu de temps à lui donner. Allez !

SCÈNE XII.

MADAME DONIS, AGÉNOR.

Agénor paraît à la porte du parc et, ne voyant que madame Donis, il hésite à entrer.

MADAME DONIS.

Entrez, monsieur, c'est vous que j'attends.

AGÉNOR.

Je n'osais entrer sans me faire annoncer. (La regardant.) Vous êtes souffrante ?

MADAME DONIS.

Non, monsieur, non. — Mademoiselle Donis consent à vous donner sa main.

AGÉNOR.

Comment exprimerai-je mon bonheur ?

MADAME DONIS.

Vous savez cependant qu'elle ne vous aime pas.

AGÉNOR.

J'espère qu'elle m'aimera.

MADAME DONIS.

Et vous savez qu'elle en aime un autre.

AGÉNOR.

Ne pourrai-je le faire oublier ?

MADAME DONIS.

Jamais ! Vous comprenez donc que ce mariage est impossible.

AGÉNOR.

Impossible !

MADAME DONIS.

Et il ne se fera pas.

AGÉNOR.

Puisque mademoiselle Marthe y consent, qui s'y opposerait ?

MADAME DONIS.

Moi.

AGÉNOR.

Vous, madame ?

MADAME DONIS.

Vous me menacez, n'est-ce pas ? Vous avez volé mon secret, vous n'avez qu'un mot à dire pour me perdre. Eh bien ! parlez, monsieur, montrez mes lettres, racontez ce que vous savez, accusez-moi, calomniez-moi. Je vous préviens seulement que vous aurez calomnié une morte. Je viens de m'empoisonner.

AGÉNOR.

Vous ?

MADAME DONIS.

Mais j'aurai encore le temps de dire ce que j'ai à dire.

Elle sonne.

AGÉNOR.

Au nom du ciel, madame, on pourrait encore vous secourir.

MADAME DONIS.

Tous les secours seraient inutiles, et personne au monde ne doit connaître la cause de ma mort. Vous me garderez bien au moins ce secret ?

AGÉNOR.

Madame...

Il s'arrête en voyant entrer une femme de chambre.

MADAME DONIS.

Dites à Marthe et à M. Donis que je les attends. Allez, allez vite.

AGÉNOR.

Cette lettre que vous redoutez n'existe plus, je l'ai brûlée, brûlée, je vous le jure.

MADAME DONIS.

Eh ! que m'importe cette lettre ? Ce n'est pas pour elle que je meurs. C'est parce que je ne peux plus vivre sous le regard de cette enfant.

Marthe entre avec M. Donis et le comte.

SCÈNE XIII.

MADAME DONIS, AGÉNOR, DONIS, LE COMTE,
MARTHE, puis PHILIPPE, puis MADAME DE
CHEYLUS.

DONIS.

Vous nous faites demander à propos, ma chère amie ; j'apprenais au comte la bonne nouvelle.

MADAME DONIS.

Appelez aussi M. Heyrem.

DONIS.

Il est ici. (Au comte.) Je n'ai pas voulu qu'il apprit par des étrangers la résolution de Marthe.

Philippe entre.

MADAME DONIS.

Je viens de causer avec monsieur de Sainte-Austreberthe et il a reconnu comme moi que, malgré les bonnes dispositions de Marthe, ce mariage était impossible.

TOUS.

Comment?

MADAME DONIS.

Il a reconnu que vous vous ménageriez tous beaucoup de déceptions, (A Donis) et vous ne voulez pas que votre fille se sacrifie pour vous?

MARTHE.

Madame!...

MADAME DONIS.

C'est ce qu'elle faisait en renonçant à Philippe, qui l'aime et qui, lui, est digne d'elle.

DONIS.

Philippe!

MADAME DONIS.

Vous oublierez vos griefs. Aucune de vos richesses ne remplacerait pour votre fille la joie d'aimer son mari et d'en être aimée. Vous ne m'avez jamais rien refusé. Je vous supplie à genoux de m'accorder cette grâce, pour qu'ils puissent penser quelquefois tous les deux que j'ai été pour quelque chose dans leur bonheur.

DONIS.

Que puis-je répondre? Allons, Marthe, va embrasser ta mère.

MADAME DONIS.

Ah!

Elle la saisit avec effusion, va pour l'embrasser et s'arrête.

MARTHE, la regardant.

Vous êtes bien malheureuse, madame!

LE COMTE, à Agénor.

Que s'est-il donc passé?

AGÉNOR, bas.

Rien, mon père, j'épouserai mademoiselle Éphraïm.

MARTHE, avec effroi, à madame Donis.

Qu'avez-vous ?

MADAME DONIS.

Maintenant, Marthe, embrasse-moi.

MARTHE, effrayée.

Mon père !

DONIS.

Grand Dieu ! appelez ! appelez !

MADAME DE CHEYLUS, entrant.

Madame Donis ! Depuis hier elle était souffrante.

DONIS.

Depuis hier ?

MADAME DE CHEYLUS.

Et elle ne voulait pas en convenir.

DONIS.

Parle-moi. Je suis là, réponds-moi. Morte ! morte ! mortel

MADAME DE CHEYLUS.

Morte !

FIN.